

Fin de vie (notes et souvenirs)

Eugène Noël

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre I

Presque enfant, j'avais entrepris d'écrire mon journal et je le continuai longtemps. J'ai, depuis, heureusement, brûlé ce fatras. Mais, par un bel éveil de printemps du 1 mai 1890 (je n'avais que soixante-quatorze ans), il y eut dans l'air un si bon souffle que vraiment je me suis reporté cinquante ans en arrière. Je recommençai.

Publier l'amas de ces sénilités ? Non ; mais des extraits ne sont pas impossibles.

En voici quelques-uns.

⁂

Dès le matin journée admirable, température délicieuse… Je ne me rappelle pas avoir vu un plus beau 1 mai.

Comment, d'ailleurs, ne pas s'intéresser à cette entente de tous les ouvriers du monde ?

La même protestation le même jour, à la même heure, en Europe, en Afrique, en Amérique, en Asie…

Éveil d'un monde ! La date restera.

⁂

Spectacle et spectateurs étaient prêts, quelques-uns des acteurs prêts aussi à entrer en scène, mais rôles mal étudiés, mal sus… Ces milliers, ces millions de malheureux qui, si légitime-

ment, voudraient s'affranchir, n'ont pu s'accorder de si loin et de points de vue si divers.

Français, Anglais, Allemands, Russes, Italiens, etc., le nombre est encore si grand de ceux qui, pour n'être pas nés sur la même rive, se considèrent comme naturellement ennemis, ennemis par devoir !

— Mais, malheureux, n'avez-vous pas pour motif d'union, votre commune misère ?

⁂

— Socialisme, anarchie, etc., ne seraient-ce pas religions nouvelles ?

— Peut-être ! Et qui, comme les anciennes, semblent en se combattant nous attarder à l'esprit de secte. Toujours la discorde, toujours la haine, alors que l'humanité ne peut trouver son salut que dans un élan de tous vers tous !

Combien la France, s'oubliant elle-même et se fondant la première dans cette superbe internationalité, aurait un rôle digne d'elle !

⁂

Ah ! Bourgeoisie qui pouvais te faire si riche, si puissante, si glorieuse, et que voilà si pauvre, après n'avoir songé qu'à ton engraissement.

La Révolution de 1830, tu l'escamotas à ton profit ; à ton profit tu escamotas 48.

Fortifiée ou peut-être affaiblie de ton clergé, de ton armée, de ton personnel enseignant, administrant, intriguant, tu t'associas aux turpitudes du Second Empire… La troisième République aussi aura été tienne. Feras-tu tienne la Révolution qui chez tous les peuples semble se préparer ? Toi-même, tu ne l'espères pas ?

⁂

Après quelques lueurs de printemps, retour de la mauvaise saison, pluie, froid, et puis rechute au néant bourgeois. C'est le vide croissant ; c'est le spectacle d'un monde vide et fini avant qu'un nouveau monde ait pu se préparer.

. . . . . .

Pauvre homme ! Le monde te paraîtrait moins vide si tu le regardais aux bons endroits, surtout si tu ne le regardais pas du fond de ton vide à toi-même et du fond de ta vieillesse qui te vieillit tout.

Jamais il n'y eut plus de vie, plus de travail fécond, plus de lumière. La science, qui de jour en jour s'étend, s'approfondit, circule, se propage, aurait-elle, pour toi, perdu de sa beauté ?

La pluie a cessé un instant, le soleil a reparu. Profites-en pour t'assurer que la nature conserve, toujours jeune, des énergies vitales.

Tu n'as peut-être plus l'oreille assez fine pour entendre le chant des oiseaux, le bruissement du feuillage, le bourdonnement des insectes, le murmure des ruisseaux. Sois du moins persuadé que l'éternel concert ne s'est pas arrêté.

Toi, tu t'éteins, mais le monde ne fut jamais plus jeune, plus éveillé, plus fort, plus disposé aux élans fraternels. Jamais autant de choses grandes ne s'y sont accomplies.

Cette grandeur présente du monde, tous l'ont sentie ; les Gouvernements monarchiques eux-mêmes ont été retenus par ce sentiment, alors que par tant d'intérêt et d'intéressés ils étaient poussés à des guerres monstrueuses. Les classes populaires pourraient tout briser ; elles hésitent, s'arrêtent…

Le monde a quelque chose en lui de sacré qui le sauve, un commencement d'ordre.

⁂

« Ce que je reproche à la science », écrit Jules Simon, « c'est d'avoir créé l'usine ». Créer l'usine, en effet, n'était-ce pas, sans qu'ils eussent méfait, mettre au bagne l'ouvrier et sa famille ?

Une des conséquences de l'organisation de ces bagnes, c'est que les gardes-chiourmes de l'usine, devenus députés, sénateurs, conseillers généraux, etc., fourrés partout, prétendent imposer au monde leurs lois et leur esprit de garde-chiourmes.

⁂

Industrie sans frein, science sans conscience, sans justice, mettant de côté tous sentiments humains, ne s'exposent-elles pas à être un jour maudites comme avec la tyrannie féodale, le furent en leur temps la théologie, la scolastique, etc., qui étaient aussi des sciences ? Elles avaient leurs docteurs érudits, féroces, sourds à toute pitié comme les nôtres.

⁂

Mais pourquoi reprocher à la science d'avoir créé l'usine ? La science, depuis soixante ans, a-t-elle été autre chose que servante soumise aux ordres de la féodalité industrielle et financière ?

Àcette servante faite pour être reine et qui n'a pas su l'être, on a demandé, on a commandé tissus, habits, souliers, chapeaux ; on a dit à cette science docile : donne-nous l'ouvrier-machine, et l'ouvrier-machine fut créé. Mais voilà que, maintenant, l'ouvrier-homme meurt de faim par toute la terre.

Àson tour, que demande à la science l'ouvrier mourant de faim ?

Il lui demande les matières inflammables, explosibles, capables en un moment de tout renverser, incendier, détruire…

Ah ! quand lui confiera-t-on à cette science son vrai rôle d'élargir et d'élever les âmes, de nous ramener à la lumière morale, à la justice, à la bonté, à la loi de solidarité qui unit tous les êtres, qui les fait ne vivre que l'un de l'autre et l'un par l'autre. On a cru beaucoup trop de nos jours à la loi d'antagonisme et de concurrence vitale. La vraie loi universelle, c'est l'association mystérieuse, intime, ineffable, indestructible et délicieuse de tout ce qui vit (et tout vit à des degrés divers). Un être qui périrait en ferait périr des milliers à côté de lui. Vous figurez-vous le monde végétal se mettant en tête que le monde animal ne vit qu'à ses dépens, et rêvant de s'en affranchir ? Ce serait la préparation de sa propre ruine.

Tant que la science n'aura, comme réconfort moral, rien de plus que cet enseignement écœurant de la lutte universelle, elle restera au-dessous de toutes les religions.

La science nous redonnera, comme les anciennes religions, une énergie vivifiante plus ample, plus humaine, plus sociale que les religions n'avaient pu le faire ; ou bien une réaction terrible de tous les anciens dogmes, de tous les anciens cultes, peut nous balayer demain, nous et notre civilisation et notre science morte. Il faut à l'homme du pain pour vivre, et votre science ça n'est pas du pain : il manque à sa pâte le levain de la justice, de la solidarité, de la sympathie.

Chapitre II

Nous voici en juin, mois de la lumière, mois de la vie en toute son activité, en toutes ses richesses et toutes ses splendeurs…

La campagne est en fête ; mais après l'avoir tant vue et tant aimée, je ne puis l'apercevoir que de loin.

De loin aussi, de plus loin encore, j'aperçois cette Afrique où tant de richesses naturelles, tant de produits se sont accumulés, que tout le reste du monde en pourrait vivre un siècle.

Stanley, dans un précédent voyage, l'avait indiqué déjà. Mais qu'avait-il vu alors, au prix de ce qu'il a pu découvrir en son dernier voyage ? À ses récits, à ses tableaux, n'allons-nous pas voir s'éveiller la convoitise de tous les peuples ? S'ils pouvaient, au lieu de cent occasions de guerre, y trouver une occasion d'entente !

Mais quelles nouvelles révolutions économiques, agricoles, industrielles, pourront s'ensuivre ? L'invasion des céréales d'Amérique et d'Asie a déjà bouleversé l'agriculture, et par suite, les lois

de la propriété en Europe. Que produira cette invasion inouïe des métaux, de bois, fruits, bestiaux, graisses, substances alimentaires inconnues, imprévues, excellentes, qui demain arriveront à pleins navires dans nos ports !

Petits seigneurs terriens, vous pourrez alors demander des lois de protection ; vous n'en aurez jamais assez !

Vous avez tremblé aux projets enfantins de nos révolutionnaires indigènes, mais elle viendra, la grande Révolution, du centre de l'Afrique. Elle vous viendra de l'Australie, de l'Asie, de partout. Le monde s'ouvre au monde et s'envahit lui-même, se répandant de tous les pays dans tous les pays.

Voilà, chers amis, la grande nouvelle.

⁂

Cependant les journaux sont muets comme, je crois, ils ne l'ont jamais été…

Quoi ! Rien à dire, alors que, pour la première fois, l'homme a ce prodigieux don d'un incessant regard sur l'univers entier !

Jamais enseignement plus décisif ne fut offert à notre intelligence… Mais, faute de préparation, que faisons-nous de cet enseignement devant lequel pâlissent et s'éteignent tous les livres ?…

⁂

Journée de mélancolie étrange et triste. Temps presque beau, presque laid. Demi-chaleur, demi-lumière.

Des sourdines à tout, même à la nature qui semble se dire à elle-même : chut ! et qui n'ose bouger.

⁂

— Un formidable personnage, géant inattendu, Pantagruel immense, vient de faire au milieu de nous son entrée.

— C'est l'universel genre humain qui, pour la première fois, s'apparaît à lui-même, ne sachant s'il se doit inspirer épouvante ou confiance.

⁂

Mais ne peut-on pas dire que le monde s'ouvre au monde trop vite ? Nous en étions encore hier, quelques-uns en sont encore aujourd'hui, au rêve des nationalités closes et murées ou séparées par des montagnes, par des océans infranchissables. Leurs théories n'avaient point été faites pour nos montagnes percées, pour les océans franchis en quelques jours, pour le rapprochement et la fusion de tous les peuples librement répandus et circulant par tout le globe.

Le vieil esprit juif : guerre et haine à la gentilité, c'est-à-dire à l'univers entier ; vol, ruine, destruction à tout ce qui n'est pas juif, à tout ce qui n'est pas le peuple de Dieu ; vieux patriotisme, vieux militarisme romain, tout ce passé tient à la gorge le monde qui voudrait naître et l'étouffe.

⁂

Certes, ce fut très beau, très bon, très noble et très grand dans l'ancien monde, le sentiment national ; mais il faut au monde ac-

tuel un agrandissement, un approfondissement de l'esprit social que nos pères d'aucun pays ne purent ni concevoir, ni prévoir.

Quant à l'élan sublime de notre être en présence de la nature si insuffisamment interprétée dans l'ancien monde, que peut-il être, même aujourd'hui, comparé ce qu'il doit devenir ?

La grande poésie est en avant, comme la grande justice, si étrangère, si inconnue à nos tribunaux actuels !

Borras, le nouvel innocent, ces jours-ci condamné par vous, met en évidence ce que vous savez faire, ô juges ! dont pas un seul, peut-être, n'a jamais soupçonné qu'il n'y a pas de justice sans bonté, et qu'au fond de la conscience il existe entre tous les hommes, entre l'innocent et le coupable, entre l'accusé et le juge, un lien de fraternité qui jamais ne doit ni ne peut être rompu.

⁂

Éboulements, craquements d'un monde qui s'en va, et partout de pauvres diables (hommes d'État) qui, nuit et jour, rafistolent !...

« Fils de l'Homme, monte sur les hauteurs et annonce ce que tu vois », s'écriait Lamennais, il y a cinquante ans.

Mais le fils de l'Homme sur les hauteurs, — sœur Anne sur sa tour, — ne voit rien que « le soleil qui poudroie et la verdure qui verdoie ».

Eh ! que pourrait-il venir d'un monde où l'on en est encore aux cloches, au tambour, où des dames portent sans honte aux oreilles percées l'anneau de l'esclavage, viennent au milieu de messieurs bourgeois risiblement caqueter de l'égalité des sexes ?

Fils de l'Homme, tu n'as en vue, de là-haut, qu'une société à l'état bestial avec moins de sagesse, moins de prudence, moins de sociabilité, moins de bonté que les bêtes.

Chapitre III

Des phénomènes inattendus se produisent dans le méli-mélo inouï des évènements contemporains.

Pendant que les États d'Europe languissent et meurent de pénurie financière, voici les États-Unis d'Amérique malades d'une pléthore d'argent, ne sachant quel emploi donner à leurs millions et milliards. Quand ils avaient à rembourser leur dette, tout allait bien ; mais tant de millions accumulés et stagnants, enlevés à toute action, ne sont plus que des millions morts.

— Dégrevez, leur dit-on, supprimez, tout au moins abaissez les droits de douane.

— Miséricorde ! Attenter à nos droits protecteurs…

— Mourez donc, beaux millions, mourez, milliards monstrueux, il se peut que de votre mort le monde entier ressuscite.

⁂

Miracle ! miracle ! miracle ! Toute la médecine une fois encore décontenancée et révolutionnée. Des guérisons se font, paraît-il, comme autrefois en faisaient les prophètes, les thaumaturges, les sorciers, comme en faisaient Jésus, Mahomet et le diacre Pâris.

Le sorcier ou prophète se trouve être aujourd'hui un gars de dix-huit ans et demi, valet de ferme à l'île d'Oléron. D'abord on venait seulement des pays voisins et surtout de La Rochelle se faire guérir et miraculer. Mais le bruit s'est répandu de ces guérisons et l'on vient aujourd'hui de partout, on y vient malade, on y vient mourant, on s'en retourne guéri. Et voilà qu'à cette heure dans les Facultés de Médecine, dans les Académies, dans la Presse, ce ne sont que dissertations, glorifications, protestations, récriminations.

On cite par centaines les gens qui se prétendent guéris et la question se pose :

— Comment guérit-on ? Comment prend fin ou comment se surprend l'état pathologique ? Comment se communique-t-il de l'un à l'autre ? Comment le voisin qui bâille me fait-il bâiller sans que je l'aie vu ou entendu bâiller ? Comment s'étendent de l'un à l'autre certaines dispositions d'humeur, de maladie ou de santé ?

On est confondu de voir que les médecins eux-mêmes ne le savent pas bien.

Les médecins d'aujourd'hui, quand ils voient, dans les anciens livres, les traitements usités par leurs prédécesseurs, ne sont-ils pas les premiers à les déclarer absurdes et dangereux ?

Avec ces remèdes cependant, et malgré ces remèdes, quelques-uns d'entre eux, comme ceux d'aujourd'hui, obtinrent des guérisons.

La vitalité ne semble-t-elle pas s'animer ou s'éteindre par des influences encore peu connues ?

Ces influences, ces énergies calmantes, de pauvres diables paraissent les avoir ressenties en eux et les ont exercées au profit de certains malades, sans en avoir pénétré ou peut-être cherché le secret.

Sentir en soi la puissance de guérir ! Peut-être ne faut-il que cela pour en arriver au miracle.

Et si les centaines, si les milliers de pèlerins d'Oléron n'ont pas perdu la tête dans un affolement contagieux (ce qui est après tout possible), quel est donc le secret du nouveau guérisseur ? Son nom : Montant, est en train de se répandre par toute la terre étonnée ; mais le plus étonné dans cet étonnement universel, ce doit être Montant lui-même.

Quel rêve pour ce garçon, à qui subitement arrivent la réputation, la fortune, le bruit, la curiosité, les respects, l'adoration, les prières, les bénédictions, les cris et le défilé incessant de tous ces malades et la sensation en lui d'une faculté quasi-divine !

Ah ! que l'homme est éloigné encore de savoir ce qu'il est, ce qu'il vaut, ce qu'il peut !

⁂

Il y a quarante-huit ans tout juste, mon père, ma mère et moi nous quittions la ville avec notre vieux cheval, nos ouvriers, nos chats, tout notre personnel, pour aller nous établir au Tot, pays des grands-parents maternels. Nous y trouvâmes, entre autres vieux paysans, le cousin Nicolas Thirel, dont la naïveté, la crédulité bébête firent notre amusement. Nous n'en pouvions revenir : il croyait au mauvais œil, aux maléfices, aux maladies transmises par la volonté méchante de Jacques ou de Guillaume, non-seule-

ment aux hommes mais aux animaux. C'était d'ailleurs un bonhomme laborieux, quoique jamais pressé, assez finaud, mais bon et secourable ; nous l'estimions, mais nous nous en donnions à cœur joie de ses superstitions.

Eh bien ! les naïvetés du cousin Thirel nous reviennent aujourd'hui de l'Académie des Sciences, des Facultés de Médecine, expérimentées et justifiées.

Les maladies, les mauvaises influences, voilà que dans les hôpitaux on les transmet d'un sujet à l'autre. Bientôt on les expédiera par la poste ou par le télégraphe. Mauvais œil, maladies lancées du regard ou du geste, ce n'était point un rêve !...

Le cousin Thirel mettait aussi sa confiance en saint Médard et en saint Barnabé (8 et 11 juin) ; mais, rencontrant (11 juillet 1890) un honnête météorologiste, je lui dis :

— Ce déluge de pluie qui depuis la Saint-Médard nous inonde, va-t-il bientôt finir ?

— Vraisemblablement non. Je viens de faire une étude sur le relevé météorologique des cinquante dernières années, et je trouve qu'au plus grand nombre d'étés la saison paraît se fixer pour une période de cinq ou six semaines entre les 5 et 12 juin.

Il n'est donc ni déraisonnable, ni contraire à l'observation, de dire que si saint Médard (8 juin) met le temps à la pluie sans protection de saint Barnabé (11 juin), on en a probablement pour quarante jours. Ah ! que d'excuses à faire au cousin Thirel !

Chapitre IV

Auguste Préault m'écrivait, il y a trente ans, son deuil de la disparition du rire en France, me rappelant ce rire immense de nos pères, Rabelais, Molière, Voltaire, qu'on entendait d'un bout à l'autre du monde et dont la terre restait égayée, purifiée, fécondée.

S'ils riaient si bien, ces fiers esprits, c'est que le rire alors avait de l'écho chez nous. Et, de fait, je me rappelle combien, il y a soixante ans, on riait encore, quoique déjà les terribles guerres de l'Empire eussent attristé le monde. Cet attristement par la guerre, au commencement du siècle, les vieux paysans me le signalaient il y a cinquante ans ; toutefois, ceux qui étaient vieux en 1830 conservaient encore quelque chose de l'ancienne gaieté.

Je les vois encore et les verrai toujours, le grand oncle Alexandre, mon père, le cousin Hamel, le cousin Helliot, décoré à Marengo de la main de Bonaparte. Quels bruyants, quels larges et entraînants éclats de rire ! La maison en tressaillait d'aise de la salle à l'atelier ; et si d'aventure on se mettait à raconter les faits, hauts faits, méfaits et bienfaits de maître Pierre Carlu, ça n'en finissait plus. On ne reprenait connaissance de l'heure qu'en voyant le grand-oncle frapper du poing la table, se lever et dire :

— Ah v'là jour !

⁂

Les bulletins météorologiques nous avaient annoncé pour ces jours-ci des bouleversements terribles de l'atmosphère que devait suivre un véritable déluge.

Tout cela se résume en une petite pluie fine…

Il en sera peut-être de même des grandes catastrophes et des grandes révolutions prédites par tout le monde et qui semblent, en effet, nous menacer. Nombre de transformations se sont accomplies sans révolutions, sans catastrophes et sans tremblements de terre, de même que se sont produites, selon M. Lyell, les transformations géologiques.

Le peu à peu est la grande loi du monde. Peu à peu les continents se sont modifiés, transportés, défaits, refaits.

Peu à peu s'est faite et se continue la transformation de tout l'ordre social, sans en excepter même la propriété et la famille. Ce que nous prophétisaient bruyamment de 1830 à 1840 les plus hardis socialistes, Proudhon à leur tête, nous le voyons aujourd'hui dépassé de beaucoup en ce qui concerne la propriété, sans bouleversement soudain, sans cataclysmes, et par la seule loi du peu à peu.

⁂

Au pauvre spectacle donné par les politiciens qui, de l'avant ou de l'arrière, prétendent diriger les choses, l'écœurement devient général. Je le partagerais si le souvenir de cœurs droits, de vaillants esprits connus autrefois et maintenant encore, ne me conservait l'assurance que l'homme n'est pas toujours méprisable.

Il y a du bon et du divin en lui comme dans la nature.

⁂

N'y aurait-il pas pour toute vie quelques vieilles et chères figures dont le souvenir reste comme un réconfort exquis.

Parmi les inoubliables et les inoubliés de mon enfance, cœurs d'or, esprits sains et droits qui pour toujours devaient donner à ma jeune cervelle un peu de confiance en la nature humaine, j'aime à me rappeler surtout ma tante Hilaire, une sœur de mon père et de beaucoup son aînée ; entre elle et lui étaient nées neuf autres filles et un premier garçon. Je ne la connus que déjà mère de grands enfants, alors que j'avais au plus cinq ans. Je me rappelle avec délices les bons petits galuchons qu'elle tirait de son four, en dirigeant pour un jour de gala la cuisson de ses viandes.

Dans la besace des pauvres qui se présentaient à la ferme, je la vois encore fourrant de grosses miches. On eût dit qu'une fée semait autour d'elle l'abondance. Il y avait toujours dans ses poches quelque chose à donner aux petits et aux vieux.

Ceci remonte à ma plus lointaine enfance ; mais j'avais de vingt-cinq à vingt-six ans quand je vis tante Hilaire pour la dernière fois (peu de temps après notre installation au Tot). Malgré les soixante-dix ans dont elle devait approcher, sa beauté de vieille me saisit. Surmontant un front superbe, d'abondants et fins cheveux blancs encadraient son visage frais et pur jusqu'à la transparence.

Les yeux scintillaient vifs et pénétrants. La bouche souriante était bonne, vraie et sûre. Voix vibrante, agréablement timbrée, geste net et loyal.

Maîtresse femme d'un maître homme qui, simple fermier cauchois, avait su partout se faire respecter, tante Hilaire était la personne considérée dans la famille ; elle avait d'ailleurs été un

peu la mère de ses onze frères et sœurs. Toute la parenté ne jurait que par elle : ses décisions, ses avis faisaient loi, même pour son homme, tout maire qu'il était de sa petite commune.

Des bonnes femmes comme ça, j'en ai connu cinq ou six ; cela suffit pour que toute une vie en reste éclairée.

Une sœur de ma mère, et son aînée de trois ou quatre ans, tante Adélaïde, fut aussi une jolie personne d'un très vif et très amusant esprit, mais esprit mordant et sarcastique.

Les mots à l'emporte-pièce qu'elle ne sut jamais retenir et les commérages qu'elle aimait, amenèrent dans la famille des zizanies dont elle fut la première à souffrir, jusqu'à en devenir presque folle.

Tante Hilaire, mariée au village, comme elle y était née, avait eu la bonne chance de rester toute sa vie une franche paysanne. Tante Adélaïde, née aussi au village, mais mariée jeune à la ville, prit les allures bourgeoises, belles toilettes sans goût, le luxe rococo ; ce fut pour elle une cause d'infériorité.

Il m'a été dit plus d'une fois que mes paysans dans La Campagne et dans les Labêche étaient des paysans de pure invention, que jamais ces gens-là n'avaient existé, que je ne les avais pas vus, mais imaginés et rêvés.

— Est-ce que j'ai rêvé tante Hilaire ? est-ce que j'ai rêvé la famille Vannier, mise en scène dans La Campagne ?

Et l'oncle Buron, qui nous racontait les malheurs de sa vie militaire en Hollande de façon à faire pouffer de rire ?

Chapitre V

Que la terre pourrait être belle et bonne ! L'ordre, l'entente, l'harmonie, la fédération de tous les êtres entre eux serait possible, tout y tend. Les animaux ne demandent qu'à se grouper, qu'à travailler de concert, sous une direction amie. L'homme semblait désigné pour cette direction… Mais on dirait que de lui-même, ne s'en trouvant pas digne, il renonce à cette souveraineté si noble et si haute.

⁂

Prenez quelque part un honnête bourgeois, bonasse, un peu bêta, inoffensif, n'ayant jamais fait de mal à personne ; réussissez à en faire dans un jour d'élection, ne fût-ce qu'un conseiller municipal, et peut-être verrez-vous le tranquille bourgeois se changer de lézard innocent en bête venimeuse.

De ces bourgeois envenimés, il y en a en France plus de 400,000.

Ajoutez-y les autres élus en tous genres, sans oublier 80,000 prêtres entourés de leurs bedeaux, sacristains et autres vilaines ouailles ; ajoutez-y par milliers aussi (je n'en sais plus le chiffre) les magistrats dangereux, les banquiers malsains, usuriers, huissiers, gens de police, commissaires, mouchards, etc., etc. N'oubliez personne, et puis comptez les cabarets infâmes, les voleurs, professeurs de vol, racoleurs, racoleuses, etc., etc.

Et maintenant, demandez-vous par quel bon miracle de nature on peut trouver encore, en un pareil monde, chez les plus

abandonnés et les plus dégradés, des lueurs et des élans de conscience…

N'en doit-on pas conclure que malgré tout, l'espoir est possible et que l'humanité, quant au bien, ne peut avoir dit son dernier mot.

⁂

On paraît se préoccuper beaucoup de la diminution des naissances dans la classe aisée et dirigeante. Est-il donc regrettable de voir ces gens-là ne pas trop perpétuer leur espèce ? Et ne semblent-ils pas eux-mêmes se condamner indistinctement à disparaître ?

⁂

Combien d'institutions, combien de personnalités on voit s'affaiblir, se corrompre, disparaître ! même les nationalités, si vivaces encore, il y a cinquante ans : France, Allemagne, Angleterre, Italie, Espagne, etc., les voilà qui languissent.

Mais nos petits-enfants verront-ils se former de ces ruines la patrie universelle, la vaste et fraternelle fédération des peuples réconciliés ?

⁂

Choix définitif d'un local pour le laboratoire d'entomologie… Sans que jamais je l'aie prémédité, sans que j'en aie eu même la pensée, ce laboratoire d'entomologie aura été préparé par les tendances de toute ma vie. Il en est la fin et devient le commencement pour Paul.

J'étais loin de me douter en 1865-66, etc., quand je faisais dans les journaux cette mémorable guerre aux hannetons, que je travaillais à l'établissement de mon fils. Il avait alors cinq ans.

⁂

Les conseillers du canton suisse de Schwytz viennent de déclarer finie la légende de Guillaume Tell. Mais la légende une fois commencée finit-elle ? et la légende ne serait-elle pas encore plus vivante, plus vivifiante que l'histoire ? Combien d'individualités héroïques elle a enfantées ? Michelet, au Collège de France, nous enseignait comment Jeanne Darc était née de la légende pour devenir légende elle-même.

Devenir un personnage historique, c'est la petite gloire ; mais devenir légendaire, c'est rester à jamais vivant, pensant, parlant, agissant en des milliers d'âmes, c'est entrer dans le sang des générations.

Chapitre VI

Relu en manuscrit quelques pages du livre posthume de Dumesnil, qui me font comprendre combien l'un et l'autre nous aurons été peu de la génération actuelle.

Pour ce qui me concerne, il fut visible, dès l'enfance, que mon rôle ne serait pas de ce monde. Sans avoir l'air bête, j'étais laid, malingre, chétif et comme venu d'une autre planète. On en fit plus d'une fois devant moi l'observation. J'en étais à ma quinzième année, qu'une dame, à mon grand chagrin, me donnait neuf ans.

Mon père était en très bonnes relations d'affaires avec la dynastie Pouyer, dynastie cauchoise, riche, ambitieuse et envahissante. Rouen s'emplissait de Pouyer, tous appartenant à la principauté cotonnière ; Pouyer père, Pouyer fils, Pouyer aîné, Pouyer jeune, Pouyer frères, Pouyer-Hélouin, Juste Pouyer, Pouyer-Quertier ; un Pouyer Tranquille nous étonnait de son prénom dans cette famille agitée. Il y avait même un Pouyer-Pouyer, tous gens avisés, actifs, beaux et bruyants parleurs, grands mangeurs, grands buveurs. Les beuveries Pouyer commençaient de passer à l'état de légende.

Madrés, hardis, de belle humeur et de belle prestance, on avait pour idéal dans cette famille, d'ailleurs très unie, la fortune et l'or… Remuer l'or à la pelle devait être, depuis des siècles, leur rêve. Il fallait que de cette tribu sortît quelque jour un ministre des finances devant qui surgiraient des montagnes d'or, comme avant lui l'on n'en aurait jamais vu…

Il est vraisemblable, en effet, que jamais financier n'avait vu, palpé, pesé, manipulé autant d'or que le ministre à qui cinq milliards passaient par les mains en 1871, pour s'en aller de France en Prusse…

Tant de richesses si mal défendues, si misérablement livrées à l'étranger !

Quel résultat d'un si grand amour du gain personnel !

Tout cela me revient en me rappelant qu'un de ces Pouyer, sans malveillance d'ailleurs, me reprochait, il y a soixante ans, mes airs de Gobe-la-Lune.

Eux, ont gobé les millions ; mais, hélas ! qu'en ont-ils fait ?

Et moi, qu'ai-je fait de mes rêves lunaires ?

⁂

Un souffle de socialisme s'élève de nouveau sur le monde. On avait cru pouvoir l'étouffer vite.

Mais après un sommeil apparent, le voici qui nous revient plus vivant, plus puissant, plus universel…

C'est, en effet, le socialisme international qui se pose, à cette heure, en Allemagne, en Belgique, en France…

⁂

Le gouvernement français en train de se mettre bien avec le clergé.

Les uns en rient, les autres s'en indignent. Personne ne s'y laisse prendre.

⁂

La vie a quelquefois pour ses périodes d'évènements ennuyeux et maussades des encadrements délicieux de beau temps, de soleil, de douceur.

Les soucis ont beau se renouveler, le beau temps l'emporte. Quatre ou cinq promenades au laboratoire, les parfums d'automne, la vue des premières feuilles tombantes, la tendre et mélancolique lumière des jours d'octobre, tout cela vous reprend. Il y a aussi le travail, les douces heures de causerie.

Voilà comment la vie se passe et se supporte et fait que, malgré tout, on l'aime.

Et puis, tant de grandes choses se font ou se préparent qu'un sentiment domine tout : l'espérance.

⁂

On n'a pas seulement les charmes d'un beau mois de septembre et d'un plus bel octobre, pas seulement la promenade et la causerie ; un peu de musique chaque jour remet en équilibre. Ce sont de grands régulateurs, de grands consolateurs et de grands maîtres de philosophie, Beethoven, Weber, Mozart…

Mozart subjugue l'âme et l'enchante. C'est comme un chant inspiré des plus impénétrables mystères de la vie et de la mort, avec un fonds de mansuétude, d'amour, de paix, d'espérance qu'on trouve rarement exprimés avec cette force, cette sûreté, cette simplicité — simplicité si pleine d'art pourtant et d'un savoir si profond.

⁂

En vue d'une nouvelle édition rêvée de mes trois volumes : Rabelais, Molière, Voltaire, je me suis mis à les corriger, refondre et augmenter.

Quatre siècles remis ainsi sous mes yeux, j'y vois combien l'homme est un être muable et susceptible d'adaptations variées.

La métamorphose est sa loi.

Aussi quelle entière et complète et presque absolue transformation si nous pouvions revoir nos ancêtres d'il y a cent mille ans et si nous pensions avoir une image de nos descendants tels que les auront faits les cent mille ans qui vont suivre ! Car infinies sont également ascendance et descendance ; toute créature est la

suite de milliers et de milliards d'autres et doit être suivie elle-même de milliards d'autres encore et toujours, sans fin, sans arrêt dans la mutabilité.

Faites donc, gens d'aujourd'hui, des généalogies, et reconnaissez, si vous le pouvez, à cent mille ans de distance, vos ancêtres et vos petits-fils.

Chapitre VII

Un bon souvenir me revient :

C'était au mois de juin 1872. Nous habitions le Boisguillaume. M. Pouchet et Georges étaient venus nous voir, suivis d'une toute jeune et très jolie biquette.

La conversation entre Georges et moi s'engagea, à propos de cette biquette, sur les changements qui pourront d'ici à cent mille ans se produire dans toute l'animalité. Nous donnions cours à notre imagination, arrangeant à notre fantaisie le monde de ce temps-là. Notre ardeur pour le transformisme nous faisait mettre gaillardement toute la faune à la refonte. Pouchet père, la main rabattue en conque sur l'oreille, essayait de suivre la conversation, mais n'arrivait à saisir qu'un mot de temps en temps, malgré nos efforts de voix. Comme il venait d'entendre que dans cent mille ans toute l'animalité serait transformée, il dit, s'adressant à Georges, avec un sourire de profonde incrédulité :

— Si bien donc, monsieur mon fils, que dans cent mille ans ma Zoologie classique ne sera plus exacte ?...

⁂

Que le soleil est délicieux, quand il se montre aux feuilles tombantes !… Rarement les arbres ont été plus beaux. La température d'ailleurs parfaite. On sent très bien qu'une vie immense enveloppe et couve cette mort apparente des derniers jours d'automne.

⁂

Une vilaine tête d'abbé apparaissant à la bibliothèque m'a rappelé ceci :

Ma mère, qui avait la foi du charbonnier, avait aussi, comme le charbonnier, très peu de sympathie pour le prêtre ; tout homme d'église lui était suspect, et plus d'une fois, au Tot, elle me reprocha d'en fréquenter quelques-uns. Les dimanches, elle allait à la messe, quand elle n'était pas empêchée, et c'était tout.

Elle arrangeait et dérangeait les choses à sa façon ; mais, en pleine liberté d'esprit, elle avait certainement son petit grain de foi. Dans ces dernières années un jour ne se passait pas sans qu'elle fît une lecture de l'Imitation. Petit garçon, elle m'avait habitué à faire ma prière matin et soir ; à plus de vingt ans cela durait encore. La crainte de l'affliger m'avait fait prolonger jusque-là cette soumission. J'y mis fin pourtant et, à ma grande surprise, ma mère ne dit mot, comprenant sans doute qu'une telle habitude jurait trop avec des idées que je ne dissimulais nullement et qui étaient celles de mon père.

Plus tard, quand elle me vit ne pas me marier à l'église, ne pas faire baptiser les enfants, elle me dit :

— Tu fais ce que tu veux pour toi, pour ta femme et tes enfants ; je demande seulement que pour moi tu fasses selon mon désir. Promets-moi que tu feras venir un prêtre à mes derniers moments.

Je le lui promis et j'ai tenu parole. Elle-même d'ailleurs, la veille de sa mort, me rappela ma promesse.

— Quel prêtre veux-tu que je te fasse venir ?

— Je n'en connais aucun ; celui que tu voudras.

J'avais entendu parler favorablement d'un vicaire, jeune encore, assez agréable de sa personne (quoique depuis il soit devenu très laid), et que nous avions connu enfant : l'abbé X***.

Je le fis venir et le laissai seul avec la pauvre mourante, déjà suffoquée par la congestion pulmonaire qui allait l'enlever, mais ayant encore toute sa présence d'esprit.

L'entretien ne fut pas long. L'abbé sortit, vint à moi avec toutes sortes de condoléances et de compliments.

J'entrai aussitôt dans la chambre de ma mère, qui me dit, avec un léger haussement d'épaules :

— Tu m'as envoyé là un drôle de perroquet.

C'est lui — maintenant curé de X*** — que je voyais hier à la Bibliothèque.

⁂

Le monde végétal entre dans son repos annuel avec sérénité, avec calme. Du 15 novembre au 15 janvier, tout va dormir ; mais

comme les premiers jours de ce sommeil ressemblent peu aux derniers, à ceux où devra se manifester doucement le réveil !…

D'abord, on dirait que rien n'a changé. À je ne sais quelle austérité grandiose, on sent en novembre une sorte de mort planant sur la nature. Mort apparente.

Les deux mois passés, au 15 janvier, l'herbe aura, ici et là, des sourires. Les bourgeons aux arbres, aux arbustes, commenceront de se gonfler.

Mais en novembre, tout se ferme, se blottit, se resserre… Antithèse de l'épanouissement.

⁂

La lumière, s'affaiblissant de jour en jour, donne à cette saison, en grande partie, son caractère mélancolique. Dès la mi-janvier, au contraire, le phénomène se produit en sens inverse ; tout s'éveille, s'égaie…

Oh ! la lumière, c'est de quoi nous vivons.

Mais que la campagne est belle encore, et quels souvenirs se réveillent de mes promenades d'automne et d'hiver sur les coteaux, dans les bois et les prairies du Tot !

⁂

Il n'y avait pas seulement les promenades solitaires ; il y avait aussi les promenades avec les amis, les interminables causeries au bord de l'eau, dans les bois, à pied le plus souvent, mais quelquefois à cheval (avec Dumesnil). Conversations sérieuses, conversations folles, et puis, dans quelque coin retiré, les lectures

à haute voix de nos grands tragiques avec Levallois, histoires rustiques recueillies sur le vif avec Michelet, épisodes de la Révolution narrés par l'historien à table le soir ou dans le jour le long des sentiers, tout cela hante aujourd'hui ma mémoire de vieux.

Auguste Préault, le pétulant Morin, l'excellent docteur Delzeuzes, poète aimable, R. L., notre dessinateur, Pouchet père et Pouchet fils, Georges Pennetier, Alfred Péron, et combien d'autres, sont venus là ! À Tandos, dans la poussière de la route, Préault me dessinait, du bout de sa canne, les tétons de la princesse Mathilde, avec anecdoctes analogues au sujet.

On parlait d'art, et Préault de déployer toute sa verve, tout son génie ; car il en avait, comme artiste, et plus encore peut-être comme penseur et causeur.

Au Rombaux, dont les avenues étaient alors si pleines de majesté, nous nous promenions avec Adèle Michelet (M Dumesnil), avec son frère Charles, avec Levavasseur, et D..., accompagné de sa femme, si intelligente et si douce, de sa belle-sœur, si jolie, si fine et si fière.

Les demoiselles Levavasseur aussi, dans mes souvenirs, égaient ces paysages de Cordelleville, de Clères, du Mont-Cauvaire, de Cardonville, etc.

Que d'éclats de rire, et parfois aussi que de paroles prophétiques, dont quelques-unes se sont réalisées !...

Chapitre VIII

Lorsque je commençai d'écrire ces notes à peu près quotidiennes, je me proposais d'éviter tous détails personnels, de n'y inscrire que mes réflexions de chaque jour sur les choses générales.

Je me conformai quelque temps à ce programme, et c'est ainsi qu'au lieu de consigner quelques souvenirs de la charmante excursion à Jumièges que nous fîmes le 3 juillet, je me livrai à je ne sais quelles réflexions sur les révolutions imminentes, et cependant, à dix que nous étions, nous avions visité le Chêne à Leu, Saint-Georges-de-Boscherville, Jumièges. Élie Reclus, Dumesnil, M Dumesnil, Camille Dumesnil, Lambert et M Lambert, ma femme, nos deux filles et moi, nous étions partis joyeux, en deux carrosses découverts !

Lambert, dans la traversée du bois de Canteleu, avait récité des vers. Élie Reclus, devant les ruines grandioses de Jumièges, nous avait dit ce que la célèbre abbaye doit à la Révolution, qui lui a donné son relief en la mettant en ruines. La ruine est la vraie parure du gothique.

Que n'ai-je noté ses paroles et celles de Dumesnil sur la revanche de la nature refaisant la conquête du vieil édifice, et celles aussi de Lambert devant le tombeau d'Agnès Sorel ?

Combien tout cela eût été préférable à mon dire sur l'imminence des révolutions !

Dumesnil et moi nous eûmes aussi grand plaisir, en cette promenade, à nous rappeler nos excursions d'il y a cinquante ans à Saint-Wandrille, à Caudebec et dans toute la contrée.

Notre déjeuner à Duclair, en face de la Seine, avait été comme si tous nous avions eu vingt ans ; nos pauvres fillettes étaient heureuses de ce bon air, de ce beau pays, de toutes ces choses pour elles si pleines de nouveauté !

En revenant, elles avaient fait d'énormes bouquets de fleurs champêtres. Lambert en avait enguirlandé nos voitures et nous étions là-dessous superbes. Les cochers eux-mêmes, bien régalés à Duclair, furent charmants de prévenances et de bons soins.

⁂

M. Vallery-Radot m'envoie le premier volume des œuvres complètes d'Hégésippe Moreau, en tête desquelles une longue et très intéressante biographie du poète avec de nombreux fragments de sa correspondance.

Les détails navrants sur la vie et la mort (à vingt-huit ans) de ce malheureux garçon me rappellent une conversation de M Bosquet, dînant avec nous au Boisguillaume, il y a une quinzaine d'années, et nous racontant les misères des gens de lettres.

La correspondance de Moreau contient le récit très ému du premier début au théâtre de Henri Monnier, en 1832, dans la Famille improvisée. Encore un qui, pour l'avoir traversée, connut cette vie de bohême des artistes et gens de lettres, vie peinte beaucoup trop en beau, paraît-il, par Mürger.

Henri Monnier, plus heureusement que Moreau et que beaucoup d'autres, s'en tira, grâce à son facile caractère, en tournant tout en blague et se créant, par la blague même, un moyen de subsistance. Il y devint un maître, il y devint presque un classique.

Aussi, le bruit répandu dans la salle du Vaudeville, au début de l'artiste, qu'en cas de non succès il se tuerait après la représentation, pourrait-il bien n'avoir été que blague et charge d'atelier. Le tragique était complètement en dehors de ce caractère… La situation n'en était pas moins pathétique.

Ce jeune dessineur, déjà célèbre, renonçant à ses crayons qui ne lui rapportaient rien, et subitement se faisant acteur, c'était un vif sujet de sympathie. On frissonnait à l'idée de l'insuccès.

Heureusement, les bravos (très mérités d'ailleurs) ne tardèrent pas de rassurer artistes et spectateurs.

Henri Monnier venait de créer Prudhomme.

⁂

Beaux jours d'hiver à la campagne, aussi beaux que les beaux jours d'été. C'est la ville qui enlaidit l'hiver, comme elle enlaidit tout.

Promenade au laboratoire par un temps splendide. Détails curieux (donnés par Paul) sur un nouveau genre de ruches.

Vous présentez aux abeilles, dans les ruches, des alvéoles toutes prêtes. Elles se mettent aussitôt à les garnir de miel. C'est du travail épargné. Elles en profitent.

Emploi du temps et du travail en un instant modifiés.

Démenti superbe aux doctrines de l'instinct immuable.

⁂

Le Naturaliste du 1 janvier (1891) publie un article sur la Musique de la Nature, dans lequel se trouve exprimé le regret de voir la science impuissante à reproduire exactement la voix, les cris, le chant des animaux, ni par la notation musicale, ni par aucun instrument. On ne saurait avoir sur ce point entière satisfaction. L'auteur serait affranchi de ce regret s'il avait su mieux que les croassements, les beuglements les plus étranges, peuvent être recueillis, conservés, fixés et reproduits par le phonographe, ce qui même permet de les étudier à loisir, les ayant à sa disposition quand on veut, avec facilité de les amplifier et d'en ralentir ou précipiter les vibrations.

Non-seulement dans cette musique de la nature la voix des animaux, mais aussi les bruits du vent, de la foudre, de la pluie, des torrents et de la mer, peuvent être recueillis, enfermés pour l'observation attentive et lente.

⁂

Retour de la bourgeoisie à l'église. Mamours avec le clergé.

Mais église et bourgeoisie hâtent peut-être leur fin, l'une et l'autre, par ce baiser d'Iscariotes.

Chapitre IX

Jours de vrai printemps ; des dames assises dans Solférino cousent, brodent, tapissent, font du crochet, pendant que les enfants jouent. Quelques vieux aussi sont là qui s'épanouissent au soleil, et ces vieux m'en rappellent d'autres.

Il y a, dans les environs de soixante-dix ans — c'était en 1821, 1822 — mes parents habitaient encore rue Saint-Hilaire — il y avait dans le voisinage plusieurs vieux et vieilles qui, pour l'âge, en étaient à peu près où me voilà moi-même arrivé. Suivant l'usage de ce temps-là, les rues, encore peu fréquentées des voitures en dehors du vendredi, jour de halle et de marché, étaient pour chacun comme une cour où l'on passait les trois quarts de son temps à travailler, à causer, à jouer, à dîner quelquefois. Des artisans même y exerçaient leur profession en plein air : les menuisiers, les tonneliers, y varlopaient leurs bahuts, y passaient au feu leurs tonneaux ; les forgerons y forgeaient, les maréchaux y ferraient les chevaux, les charcutiers y flambaient leurs cochons. C'était un spectacle. Les vieux, assis au soleil, restaient là des heures et des heures sur leur chaise ou sur un banc.

Nombre de maisons avaient leur banc, dont plusieurs ne rentraient pas même la nuit.

Je voyais tout cela du seuil de notre porte, où j'étalais mes joujoux comme une marchandise, en criant : six sous la pièce ! six sous la pièce ! où je cultivais des fleurs dans des pots, où je m'amusais avec Zerbine, la petite chienne de l'épicier, notre plus proche voisin. Il y avait aussi la jolie petite fille aux yeux bleus et vifs du boulanger d'en face, et puis la grande fille noire du cordonnier d'à côté. On jouait au volant, aux billes, on sautait à la corde… Je voyais ces pauvres vieux assis tranquilles et comme regardant en eux-mêmes… et que de choses ils y trouvaient !… leur vie personnelle, et puis toute l'histoire du dernier demi-siècle…

Quels évènements ! Nés en plein Louis XV, au temps de l'Encyclopédie et des philosophes, émus encore, et quelques-uns effrayés, des doctrines qui commençaient à circuler, de Voltaire, de

Jean-Jacques, ils avaient vu la période des réformes rêvées avec crainte ou désirées. Puis étaient venus Louis XVI et son Autrichienne, et puis Turgot, et puis Necker, et puis le renversement de l'un et l'autre ministres ; ils avaient vu les États-Généraux, le Jeu de Paume, Mirabeau, la Bastille, etc.

La Terreur, enfin, et surtout l'horrible Terreur blanche, dont plusieurs, en 1822, étaient encore pâles et muets. Le Directoire, le Consulat et l'Empire, et Sainte-Hélène, cinquante années d'évènements formidables…

Voilà ce que ruminaient ces vieux ; quelques-uns frémissaient encore des cours prévôtales et d'un certain M. de Marivaux, qui en avait été, à Rouen, le président maudit. Pour des vétilles, pour un mot faussement rapporté, d'honnêtes gens, tels et tels, avaient été punis de mort.

Ces pauvres vieux venaient quelquefois causer avec mon père, se régaler d'une prise dans sa large tabatière. Quels récits ! D'autres voisins, un peu plus jeunes, avaient été soldats : ils avaient vu l'Italie, la Hollande, l'Égypte, l'Allemagne, l'Espagne, la Russie. Ils se rappelaient les uns aux autres tout ce passé. Quel roman ! roman d'aventures et d'héroïsme ! Et ce roman, c'était leur histoire !… Les livres étaient à jamais pleins de cette gloire qui était leur gloire.

Aussi, n'ai-je plus revu de visages si fiers, si nobles, et, quelques-uns, si bons !

Comme les vieux d'alors, vieux aujourd'hui moi-même, sans avoir pourtant leurs souvenirs épiques, je me surprends, au milieu de mes livres fermés, faisant comme ils faisaient, mes lec-

tures intérieures. Ceci est un des charmes de la vieillesse, et ce charme peut aller jusqu'au ravissement.

Parmi ces vieux, il y avait aussi une vieille toujours sur la porte, assise dans un fauteuil, non loin de la Croix-de-Pierre ; c'était une marchande de chaux vive appelée la mère Dieu. Une large cornette, de beaux cheveux blancs, sa figure calme et réfléchie, me causaient une impression de respect, de crainte et de tremblement tout à fait extraordinaire. Il m'en prit plus d'une fois des palpitations. C'est que, sans oser le dire à personne, ni poser même à ma mère aucune question là-dessus, je n'étais pas bien sûr qu'elle ne fût la propre femme du bon Dieu. Elle n'était pas sans ressemblance avec le Père éternel d'Honfleur, que représentait, au milieu de Mages, une très belle enseigne sur le quai.

On n'a pas idée de l'intérêt et de l'émotion que me causaient tous ces vieux.

Chapitre X

Vis-à-vis de notre demeure se trouvait l'auberge de Saint-Christophe, dirigée par un de ces vieillards, M. Lecouvreur ; celui-là, tout à fait homme de l'ancien régime : il portait encore la queue, et cette queue était pour moi un véritable monument historique ; il avait trois filles, dont deux fort jolies : Rose et Caroline, couturières l'une et l'autre, et puis il y avait Paméla, petite Cendrillon volontaire que ses goûts retenaient à la cuisine avec sa mère.

Ces trois aimables et accortes personnes chantaient toute la journée et m'apprenaient leurs chansons :

Fleuve du Tage…

ou bien

Dans un beau château d'Andalousie…

et autres romances niaises.

C'était idiot ; mais les chanteuses, avec leurs seize et dix-huit ans, avaient tant de grâce, tant de gaîté et des voix si touchantes, que, ma foi, je trouvais le tout à mon gré, et qu'un grand garçon qui venait quelquefois était absolument de mon avis.

Il lui arrivait même de chanter avec ces demoiselles.

La mère Lecouvreur avait eu un premier mari appelé Chastel ; de ce premier mariage était né le poète Chastel, ami du jeune peintre Court, qui fut, vers ce temps-là, prix de Rome. Il avait été aussi l'ami de Pouchet.

Chastel lisait ses vers à mon père ; il avait pensé d'abord à se faire acteur, était entré au Conservatoire et avait tenté un début au Théâtre-des-Arts, dans le rôle de Tartufe. Son émotion avait été telle qu'il s'était enfui dès le premier vers, en offrant son mouchoir à Dorine.

Peu de temps après cette aventure, il tomba malade et mourut de la poitrine ; soigné par ses sœurs, je le voyais avec épouvante s'aider dans sa chambre d'un bâton pour faire quatre pas.

J'allais aussi quelquefois écouter les histoires du perruquier Desjardins. Ce perruquier, causeur et bel esprit, avait aussi une

grosse fille d'une vingtaine d'années qui babillait comme son père, en faisant de la dentelle au métier. Je la regardais avec ravissement manier ses fuseaux, et que n'aurais-je pas donné pour faire aussi de la dentelle !

Parmi les vieux du quartier, il y en avait un dont le fils était ami de mon père. Le père et le fils faisaient des bas au métier, ce qui était pour moi un autre objet de très attentive curiosité. Ce très honnête vieillard, grand, un peu voûté comme presque tous les bas-d'estamiers, m'étonnait par sa vie silencieuse, par je ne sais quoi de terrifié. Mon père et son fils quelquefois parlaient devant lui des évènements du jour ; le pauvre homme, aussitôt, disparaissait, désapprouvant visiblement toute opinion politique. Du moins, il en désapprouvait l'expression.

Mon père m'a parlé d'un autre bonhomme qui regardait partout autour de lui, avec inquiétude, pour vous dire, très bas : « Bonjour, Monsieur, comment vous portez-vous ? »

Ces bonnes gens m'apparaissent aujourd'hui comme des personnages particuliers à ce temps-là, et que ni l'histoire, ni le roman, ni le théâtre n'ont, je crois, jamais peints.

Devant le père Germain — c'était son nom — si l'on faisait allusion au roi régnant Louis XVIII ou à Bonaparte, si l'on parlait des batailles de la République ou de l'Empire, si l'on s'entre-communiquait à voix basse, mystérieusement, quelque nouvelle du prisonnier de Sainte-Hélène, on voyait frissonner le pauvre vieux, comme si déjà sa tête était menacée.

Mais ce que je me rappelle surtout du père et du fils Germain, c'est leur jardin. Passionnés de culture florale, ils n'avaient malheureusement qu'une cour sombre, humide et glaciale, que ja-

mais n'égayait le soleil. C'est de cette cour qu'ils avaient fait leur jardin. J'y voyais les plantes s'allonger, s'étioler, prendre un aspect absolument différent des mêmes plantes cultivées chez nous en plein air. Un genêt d'Espagne me navrait par ses attitudes ; il avait perdu la faculté de fleurir ; visiblement, il ne pouvait vivre longtemps ; en le voyant ainsi languir, je pensais au fils Chastel.

Je commençai ainsi de comprendre combien les plantes peuvent être modifiées par le changement de milieu. Je fis, dans mon propre jardin, des essais, qui me démontrèrent mieux encore à quel point la vie végétale est malléable.

Lorsque, vers cette époque, il fut question devant moi des aperçus de Lamark sur le transformisme, lorsque je lus dans Buffon, à l'article pigeon, que les animaux, eux aussi, sont à volonté modifiables, je me rappelai cette influence modificatrice du milieu observée dans le jardin de MM. Germain.

Voilà les souvenirs qui, ce matin, me revenaient, pendant que j'étais près du feu, assis sur ma chaise, immobile et silencieux, comme les vieillards de mon enfance, il y a soixante-dix ans.

⁂

Le Temps publiait ces jours derniers l'histoire d'un très pauvre diable, honnête et doux, serviable, irréprochable de conduite, qui, plusieurs fois, s'est vu mettre en prison pour vagabondage ; qui, étant soldat, s'est fait condamner comme déserteur, parce que de temps en temps il est pris du besoin irrésistible, aveugle, de s'en aller, marchant droit devant lui, infatigablement ; il fait en moyenne, dans ses crises, soixante-dix kilomètres par jour. Il a visité ainsi l'Europe entière, surtout le Nord, qui l'attire particulièrement.

Ces crises de voyage ne peuvent être arrêtées par rien. Sur le point d'épouser une femme qu'il aime, le voilà pris un peu avant le mariage ; il disparaît, s'en va de ville en ville ; après quelques mois, il se réveille et revient au pays, honteux de son escapade.

Marié et père de famille excellent, il n'en est pas moins emporté par ses crises de juif errant : femme, enfants, laissés à l'abandon…

Il me prenait, en lisant, grand'pitié de ce malheureux.

J'ai, moi aussi, mes crises, non de voyage, mais crises d'écriture. Et me voilà dans une de ces crises qui auront été une des misères de ma vie. Mais ne sommes-nous pas tous des juifs errants poussés par un démon intérieur ?

Écris donc, pauvre démoniaque, écris…

Peut-être te réveilleras-tu demain honteux de tes fantasques barbouillages ; mais il faut écrire, écrire, il faut aller, aller…

Chapitre XI

Le pape, en ce moment, m'étonne : il déclare qu'il n'y a pas, en Europe, 3 % de bons catholiques.

Autre déclaration papale non moins surprenante.

Les anciennes dynasties semblent si bien avoir fini leur temps, que le malicieux Saint-Père réprouve leur alliance et cligne de l'œil à la République.

—

Relisant çà et là les Essais de Montaigne, je me rappelais le petit livre exquis des Pensées, tiré des Mémoires du cardinal de Retz, par le docteur Letourneau, et rêvais un recueil du même genre tiré de Montaigne.

Pour me donner un aperçu succinct d'un tel recueil, je relevais quelques-uns de mes anciens soulignements (faits au Tot) dans mon exemplaire. J'en reproduis quelques-uns :

« Je suis moi-même la matière de mon livre. » « Toute autre science est dommageable à celui qui n'a la science de la bonté. » I. 19.

—

Àpropos de la fixité des continents, soutenue par quelques géographes :

« Quand je considère l'impression que ma rivière de Dordogne fait, de mon temps, vers la rive droite de sa descente, et que depuis vingt ans elle a tant gagné et dérobé… je vois bien que c'est une agitation extraordinaire. » I. 30.

—

Ce sujet lui tient au cœur, et, plus tard, il y revient :

« Le monde n'est qu'une branloire pérenne ; toutes choses y branlent sans cesse : la terre, les rochers du Caucase, les Pyramides d'Égypte ; et du branle public et du leur, la constance même n'est qu'un branle plus languissant. Je ne puis assurer mon objet, il va trouble et chancelant d'une ivresse naturelle ; je

le prends en ce point, comme il est en l'instant que je m'amuse à lui ; je ne peins pas l'être, je peins le paysage. » III. 2.

—

Sur la stabilité des États :

« Tout croule autour de nous, en tous les grands États… Regardez-y, vous y trouverez évidente menace de changement et de ruine. » III. 9.

—

« Je ne vois le tout de rien. » I. 50.

—

« Plaisante foi qui ne croit ce qu'elle croit que pour n'avoir pas le courage de le décroire. » II. 12.

—

« J'ai vu en mon temps cent artisans, cent laboureurs plus sages, plus heureux que des recteurs de l'Université. » II. 12.

« Qui nous comptera pas nos actions et déportements, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellents entre les ignorants qu'entre les doctes : je dis en toutes sortes de vertus. » II. 12.

—

« Ce grand corps que nous appelons le monde est chose bien autre que nous ne jugeons. » II. 12.

—

« C'est un grand ouvrier de miracles que l'esprit humain. » II. 12.

—

« Qui est-ce donc qui est véritablement ? ce qui est éternel. » II. 12.

—

« Je n'ai pas plus fait mon livre que mon livre ne m'a fait. » II. 18.

—

« Rien ne s'est ingéré en cet Univers qui n'y tienne place opportune. » III. I.

—

« Si mon âme pouvait prendre pied, je ne m'essaierais, je me résoudrais. Elle est toujours en apprentissage. » III. 2.

—

Ceci nous explique le sens du mot Essais. Montaigne s'essaie, comme s'essaie la nature entière qui, d'essais en essais, va toujours recommençant l'éternelle et changeante besogne, série infinie de tâtonnements où l'âme ne peut prendre pied et toujours va, cherche, cherche, s'essaie en un éternel apprentissage.

Montaigne n'a vu au monde rien de plus que des essais. Tout ce qui se fait ne lui paraît être qu'essais, et voilà pourquoi il se décide à nous donner, lui aussi, non pas son oeuvre ou ses œuvres, mais les Essais de Michel Montaigne.

« Je dis vrai, non pas tout mon saoûl, mais autant que je l'ose dire, et j'ose un peu plus en vieillissant. » III. 12.

—

« La foule me repousse à moi. » III. 9.

—

« Vous êtes plus absent de votre ami quand il vous est présent. » III. 9.

—

« Plaisante fantaisie ! Plusieurs choses que je ne voudrais dire au particulier, je les dis au public ; et sur mes plus secrètes sciences, je renvoie à une boutique de librairie mes amis plus féaux. » III. 9.

—

« J'ai tout dit ou tout désigné ; ce que je ne puis exprimer, je le montre du doigt. » III. 9.

—

« Il n'est si homme de bien, qu'il mette à l'examen des lois toutes ses actions et pensées, qui ne soit pendable dix fois en sa vie ; voire tel, qu'il serait très grand dommage et très injuste de punir et de perdre. » III. 9.

—

« La vieille théologie était toute poésie. » III. 9.

—

« Je n'ai vu monstre et miracle au monde plus exprès que moi-même. » III. 11.

—

« C'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif. » III. 11.

—

« Nul n'est arrivé à soi. » III. 12.

—

« L'usage nous fait voir une distinction énorme entre la dévotion et la conscience. » III. 12.

—

« Les paroles redites ont, comme autre son, autre sens. » III. 12.

—

« Combien ai-je vu de condamnations plus crimineuses que le crime. » III. 13.

—

« Combien le monde est plus ample et plus divers que les anciens ni nous ne pénétrons ! » III. 13.

« J'allègue aussi bien un mien ami qu'Aluyelle ou Mucrobe. » III. 13.

—

« — Je n'ai rien fait d'aujourd'hui.

« — Quoi ! Avez-vous pas vécu ? C'est non-seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations. » III. 13.

—

« Au plus élevé trône du monde, si ne sommes-nous assis que sur notre cul. » III. 13.

Chapitre XII

Il y eut hier cinq ans, nous déménagions de Boisguillaume et venions habiter le Musée-Bibliothèque. Pour la première fois, j'allais me trouver sans jardin. C'était un chagrin et une inquiétude. La santé n'en souffrirait-elle pas ? N'avoir plus à cultiver, à voir croître, à vivre un peu en plein air, c'était une privation.

Le souvenir me revenait de jardins que jusque-là j'avais toujours eus à ma disposition. Petit jardin de la rue Saint-Hilaire, où se passèrent les années si heureuses de mon enfance et que j'ai décrit dans la Vie des fleurs ; c'est là que je plantais des arêtes d'alose. Vint ensuite, route de Darnétal, le parterre dont je brouettai la terre dans la vaste cour de notre habitation, et que j'ai décrit dans un article du Magasin pittoresque : « Le jardin de Monsieur Bar. »

Quelques années plus tard, mon père loua près de notre domicile, précisément à l'endroit où passe aujourd'hui le chemin de

fer, derrière l'église Saint-Hilaire, alors modeste et rustique, un jardin que je refis à ma fantaisie, dont je traçais les allées, à la grande satisfaction d'une dame qui se réjouissait à me voir, de chez elle, tirer mes plans, bêcher, semer, repiquer ; et puis, ce fut le Tot, où j'eus à transformer une prairie en parterre d'agrément et en potager. Cette prairie, entourée de ruisseaux courants et limpides, terminée au fond par un étang où jaillissait, au milieu de grands peupliers, une partie des sources de la Clairette, vue de la route, offrait un petit coin enchanteur.

J'en dessinai les plates-bandes sur le terrain même. Ni murs, ni haies. Rien que prairies, coteaux verdoyants, et puis la belle futaie de Cordelleville (abattue depuis) qui, la nuit, nous envoyait ses concerts.

L'originalité du lieu était en ses eaux vives et gaies et de si pure transparence ! Que de fois je croquai le cresson au bord de leurs rives, en fredonnant à mi-voix, sur airs improvisés, la strophe délicieuse de Pétrarque :

CHIARE, FRESCHE E DOLCE ACQUE !

Après le Tot, revenu à Rouen, je retrouvai le jardinet de la rue du Pérou, de même grandeur à peu près que mon premier jardin de la rue Saint-Hilaire. Enfin, au Boisguillaume, section du Brillant point de vue, au milieu d'un jardin beaucoup plus spacieux, je me retrouvai en plein air, avec un horizon lointain et superbe comme je n'en avais jamais eu, et dont j'ai tâché de donner quelque idée dans Rouen, promenades et causeries.

Voici du reste l'ordre, la date et la durée des résidences où s'est écoulée ma vie, résidences qui toutes eurent leur jardin, excepté la résidence actuelle.

Addition effrayante !

⁂

Qu'ai-je fait de ces soixante-quinze années ?

« — Avez-vous pas vécu ? disait Montaigne ; c'est non-seulement la fondamentale, mais la plus illustre de vos occupations. »

Àtoute station dans la vie, on laisse de soi, on emporte quelque chose.

Nous laissions au Tot mon père et revenions à Rouen avec Paul. Au Boisguillaume, nous avions perdu ma mère et nous avions eu Camille. Dix ans auparavant nous était née Georgette, rue du Pérou, en 1862, mais nous y perdions, en 1866, notre petit Alain, mort d'éclampsie huit jours après sa naissance.

Tombes et berceaux, deuils et joies, c'est la vie.

Chapitre XIII

Visite avec le docteur Letourneau au monument de Flaubert, œuvre de Chapu, belle d'exécution, mais de conception pauvre.

Sévérités du docteur pour le romancier réaliste.

. . . . . .

Puisque je note les sévérités de notre ami Letourneau pour Flaubert, je dois noter son admiration pour Bouilhet.

Il explique le peu de succès de celui-ci par son éloignement de Paris.

On pourrait ajouter que modeste répétiteur de latin et de grec, puis bibliothécaire de province, il fut toujours par situation et par tempérament un homme simple et très peu bruyant, alors que de nos jours le bruit ne va qu'à ceux qui en font.

⁂

Comme toujours, en approchant de Vascœuil, vendredi dernier, nos pensées devenaient plus sérieuses. Cinquante ans de bons souvenirs attachés à cette maison, ne serait-ce pas assez pour émouvoir ?

Mais le lieu lui-même, par son austérité, par le calme imposant et bon de ceux qui l'habitent, peut aussi expliquer le fait ; tous l'on sentie, cette tranquillisante impression de l'arrivée et du séjour à Vascœuil.

Michelet, visiblement, s'y sentait dans un sanctuaire, et voulut s'y marier en 1849, et me l'écrivit.

Cette émotion, depuis je l'ai retrouvée chez bien d'autres, notamment l'an passé chez Albert Lambert. M. Renan, qui n'a connu que par son fils Ary la vieille maison, en a parlé comme d'un Éden dans une lettre à Dumesnil. Élisée Reclus a dit : « Ce doux Vascœuil. »

⁂

Je ne sais pourquoi, vendredi, pendant que la voiture nous cahotait, à la descente de la côte, en vue de l'amical domaine, il ne me revenait au souvenir que tombes, tombeaux, inscriptions fu-

néraires. Le culte des tombeaux ! — pourrait-on en faire l'aveu à d'autres qu'à soi-même ? — le culte des tombeaux m'apparaissait comme une impiété. Je me demandais avec plus de force que jamais ce que je me suis toujours demandé, d'où pouvait provenir ce désir de nous enfermer dans la mort, de nous entraver et ligaturer jusque dans la décomposition, après avoir déjà tout fait pour nous ligaturer vivants.

Voudrait-on, en arrêtant la transformation, arrêter, retarder la reviviscence ?

Ces restes d'une personne aimée, que dans un jour de déchirement vous déposez au cimetière, si vous les laissiez à eux-mêmes, vivants qu'ils sont toujours, ne tarderaient pas à se donner pour tombeau l'Univers entier. Dans l'air, dans le parfum des fleurs et des fruits, vous les retrouveriez ; bientôt ils deviendraient partie de vous-même.

F.-A. Pouchet écrivit dans son testament qu'on ne devait rien faire qui pût ralentir la transformation de ses restes.

Comment a-t-on pu jamais imaginer qu'un mort déposé dans la fosse allait s'y tenir ?…

La distinction malheureuse d'Esprit et de Matière, ici, a tout faussé. On a supposé que l'esprit parti il ne restait plus rien que matière puante, et, par conséquent, méprisable ; mais sa puanteur, c'est sa vie ; Matière ne connaît pas la mort ; Matière, c'est la vie éternelle. Bâtissez pour vos morts tombeaux, cercueils, pyramides, trouvez pour les construire les métaux les plus inusables, jamais vous ne forcerez un mort à rester dans la tombe ; toujours il vous échappera. Nous sommes tous et resterons l'invincible résurrection. La vie n'est qu'apothéose.

Il y aura dans trois jours quarante ans que je faisais inscrire, sur la tombe de mon père, le mot de l'Évangile :

NON EST HIC. (IL N'EST PAS LÀ.)

Pour moi, j'ai demandé dans mon testament — et j'espère qu'il en sera tenu compte — qu'aucune pierre ni monument d'aucun genre ne soit mis sur ma fosse, et qu'absolument rien n'en indique la place.

JE NE SERAI PAS LÀ.

La nature nous a préparé à tous un meilleur asile. Elle nous ensevelit en elle-même, tombe et berceau de toute vie.

Quand ceux qui nous auront aimés trouveront en ce monde quelque chose de bon, ils seront dans la vérité s'ils se disent : Il y a peut-être là-dedans un peu de nos chers morts.

Qui n'aimerait à se répéter, en pensant à un ami disparu : « C'est quelque chose de lui qui, dans cette fleur, me sourit, qui me refait le sang en ce grain de blé, me délecte et enivre en ce beau fruit, me rend la santé dans cette bonne plante médicinale. »

La tombe, comme on l'entend, me semble une impiété ; la nature ne connaît pas la tombe, tout au plus y voit-elle un buffet à ses marguerites…

Telles ont été, cette année, mes pensées du vendredi saint, en allant à Vascœuil.

⁂

Mais, que parlé-je de tombes et de morts, alors que partout on sent passer sur le monde un souffle de renouveau ?

» E. Renan, 18 juillet 1877. »

» Élisée Reclus, 27 décembre 1877. »

Chapitre XIV

Deux ou trois journaux recommencent doucement à parler de la manifestation du 1 mai ; ils en parleront tous dans un mois ; mais si le mouvement doit s'étendre, s'il doit prendre une importance encore imprévue à cette heure, ça ne paraît pas devoir être le fait des organisateurs actuels. En cette fédération de tous les travailleurs du globe, combien parmi les chefs ne voient et ne verront que le petit groupe, la petite église, et de qui jamais l'intelligence et le cœur ne s'élargiront jusqu'à la conception d'une fraternité inexclusive !

⁂

Qu'y a-t-il pour qu'en ce moment tout le monde envoie à la France son sourire ? Le Pape, les empereurs de Russie et d'Allemagne, tous s'empressent autour de nous… C'est un grand point, et qu'on nous envie de nous voir en république et en paix depuis vingt ans.

Les rois sentent bien que les peuples nous sont sympathiques, que tout socialiste est à demi-Français, et les socialistes, où ne sont-ils pas aujourd'hui ? Quel monarque ne voit leur flot autour de lui s'étendre et monter ?

⁂

L'empereur d'Allemagne nous faisait risette, il y a quelques jours ; il nous montre aujourd'hui le poing.

⁂

Le baron Double m'envoie son joli volume : Cabinet d'un curieux, avec une aimable lettre, où je vois qu'il me prend pour un bibliophile…

Je me suis trop complu à la lecture des livres vivants et vivifiants pour m'égarer jamais à la bibliophilie.

Tout enfant, j'aimais les livres comme j'aimais les fleurs, pour la vie, pour la belle vie qui s'y manifestait, pour l'élan et le réconfort que j'y puisais. Tous mes sous du dimanche s'en allaient tantôt aux plantes et tantôt aux bouquins, que je lisais perché comme un oiseau, et parmi les oiseaux, sur la branche d'un orme (j'ai raconté cela dans le Magasin pittoresque) ; mais ni les plantes, ni les livres, ne surent jamais me toucher par le seul fait de leur rareté. Une marguerite des champs, une fable de La Fontaine, une comédie de Molière, suffisaient à mon contentement.

⁂

Ah ! les belles révolutions rêvées par toi ces jours-ci, mon vieux philosophe ! Mais s'il est facile de faire des révolutions en rêve, au coin du feu, qu'il est difficile de les faire en réalité !

Il faut pourtant que les révolutions se fassent, et elles se feront ; on peut donc y rêver d'avance.

⁂

Voilà que le clergé, et ailleurs des gens avisés, se demandant si l'on ne pourrait pas faire de la République une très bonne machine à écraser toute révolution.

Et déjà de vilains yeux sont au guet.

⁂

Jules Simon raconte dans le Temps comment l'affaire des traités de commerce fut en 1860 mystérieusement préparée par Michel Chevallier. N'ayant mis pas une âme dans son secret, il dut très habilement décider Cobden à entrer en relations avec Napoléon III pour en obtenir un premier pas vers la liberté des échanges. La conspiration, car c'en était une, organisée tout à fait à l'insu des intéressés, filateurs, tisseurs, maîtres de forges, eut en janvier 1861 l'effet d'un coup de tonnerre…

Stupéfaction, indignation, cris…

L'histoire est bonne à ne pas oublier.

⁂

Une aimable dame (M R…) s'arrêtait à Rouen avant-hier, et hier, allant à Vascœuil, nous avait été recommandée. Elle voulut bien hier déjeuner avec nous, et nous l'avons promenée de curiosités en curiosités. Elle était ravie de Rouen et de ses monuments, de ses églises surtout et des vitraux de quelques-unes. Moi, sans la joie naïve de cette dame, je n'aurais éprouvé ce jour-là que colère contre cet art fou (mot de Préault dans la cathédrale, il y a quarante ans), art déséquilibré, art où la nature et la raison sont méconnues, outragées, art qui ne peut vivre qu'en

une éternelle réparation, art dont nous mourons, alors que le vrai caractère de l'art est de susciter la vie…

Pendant que M R… admirait ingénument ces merveilles gothiques, si la chose eût pu ne dépendre que d'un simple désir je les lui aurais fait voir dans toute leur beauté, c'est-à-dire dans un écroulement général.

Le gothique n'est vraiment beau qu'en ruine. C'est la moralité que, le 3 juillet dernier, nous rapportions de Jumièges.

Chapitre XV

Je lisais ce matin que l'Angleterre a réalisé dans les Indes quelque chose d'extraordinaire : une poignée de fonctionnaires lui suffit pour gouverner, exploiter et tenir en respect 250 millions d'indigènes.

Une telle servitude n'est rendue possible que par les divisions, les haines de race, de caste et de religion. Beau résultat des sentiments de patrie et de religion !

Cependant, a-t-on jamais assez indiqué ce qui fit la force des sentiments de patrie et de religion ?… N'est-ce pas que patrie et religion demandaient aux hommes la chose qui toujours les émeut, les soulève et les emporte : le sacrifice de soi ?

Le besoin le plus impérieux de l'âme humaine, c'est d'aimer jusqu'au dévouement absolu.

Les hommes n'ont tout leur enthousiasme, toute leur joie, que devant la mort affrontée.

— Ne pas avoir fait le sacrifice de soi-même, c'est n'avoir pas trouvé sa vraie force.

Ce dernier alinéa explique ma propre nullité et le peu qu'aura été ma vie.

Mais revenons à l'Inde si terriblement exploitée par l'Angleterre. Je me rappelle avoir lu dans Jacquemont que la domination anglaise sur une si vaste et si misérable contrée est, malgré tout, un bienfait, vu l'état moral et social du pays.

Seulement, cette réflexion de Jacquemont remonte à soixante ans, et depuis soixante ans les exploiteurs anglais et autres semblent avoir mis le monde bien à bout de patience.

Des malheureux Indiens aux mineurs belges, il n'y aurait que la longueur du bras, s'ils se tendaient la main.

Ma pensée se reporte au congrès qui vient de se clore après de si sérieuses résolutions. Qu'ils ont été beaux et bien français, et bien internationaux, nos chers compatriotes, lorsqu'au banquet d'adieu un chant ayant commencé en l'honneur de Marceau, ils ont fait changer le programme du concert ! Marceau fut un des plus purs, des plus généreux de nos soldats, — nous le fêterons dans nos fêtes nationales ; — mais l'apothéose d'un vainqueur de l'Allemagne convenait-il dans une fête internationale où des Allemands siégeaient ?

La France ne se retrouvera vraiment grande et puissante qu'en se faisant la plus internationale des nations. Son génie est là et là le sens de sa révolution adoptée par le monde entier.

Vous ne trouveriez pas sur la terre un opprimé qui ne sente cela.

Si mal venues soient-elles, ces notes me font voir et toucher du doigt l'enchevêtrement inextricable de l'individualité dans l'ensemble général des choses.

C'était à cet ensemble des choses que je croyais, en commençant, tenir mes observations et souvenirs quotidiens ; mais l'histoire est devenue vite autobiographie, tant je sentais l'autobiographie se fondre dans l'histoire.

Nous nous trouvons tous mêlés à une comédie qui, beaucoup plus que notre volonté personnelle, nous dirige et nous emporte.

Depuis combien d'années et depuis combien de siècles la comédie était-elle commencée au jour de notre naissance ?

Nous ne faisons que traverser la pièce un instant… Que de rôles divers cependant on peut y avoir joués ? Rôle de Chérubin, rôle de jeune premier, de raisonneur, de père noble, et puis le voilà Géronte ce Chérubin et ce Valère d'il y a soixante ans !

Àquelle année, quel jour, quel moment, peut-on saisir son propre moi et dire : Me voilà ? ce fut le souci de Montaigne qui, voulant chez les autres et chez lui-même saisir l'individu, le voyait incessamment lui échapper, toujours changeant, toujours fuyant et s'écoutant.

« Je ne puis assurer mon objet, il va trouble et chancelant d'une ivresse naturelle ; je le prends en ce point comme il est en l'instant que je m'amuse à lui ; je ne peins pas l'être, je peins le paysage. »

Qui n'accepterait pourtant avec allégresse le beau scepticisme de Montaigne en sa conclusion : « Ce monde est un temple très saint. » II. 12.

Ces idées sont peu, très peu, conformes aux idées aujourd'hui courantes ; mais ce qu'écrivait Montaigne était-il plus dans les idées courantes de son temps ?

Arétin et Brantôme avaient bien autrement de lecteurs chez Messieurs de la noblesse, de la robe et de la soutane.

Encore aujourd'hui, que lit notre monde bourgeois ? Regardez aux vitrines des libraires, si vous le pouvez, sans rougir.

Seulement, s'en tenir aujourd'hui aux ordures de nos Arétins et de nos Brantômes, c'est de beaucoup plus honteux que ce pouvait l'être à la fin du xvi siècle.

Chapitre XVI

Aux approches des révolutions, il semble se produire un phénomène étrange de physiologie sociale, auquel on n'a peut-être pas assez pris garde.

Les individus, cessant à ces heures d'être seulement eux-mêmes, n'agissent plus sous la seule influence de leur tempérament propre et de leur propre pensée. En eux, tout à coup, surgit quelque chose du tempérament de la foule, dont les plus suggestionnés, les plus ensorcelés, deviennent les représentants généreux ou terribles ; suggestion exercée par la foule sur les individus.

Le cardinal de Retz n'a-t-il pas indiqué cela quelque part ?

On a dit de plusieurs hommes de la Révolution qu'ils n'avaient été que les instruments inconscients de la colère du peuple. Il

n'est pas bien prouvé que quelques-uns n'aient été d'abord, dans leur vie propre, des hommes d'humeur pacifique.

Le père de M. Delzeuzes avait beaucoup connu le Marat d'avant la Révolution. C'était, selon lui, un homme aimable et doux.

La même observation a été faite à propos de Robespierre, qui semblait ne s'être nourri que de berquinades avant de s'enflammer à la lecture de Jean-Jacques.

Un portrait antérieur à la Révolution le représente un œillet à la boutonnière, avec une devise toute florianesque.

Ce détail me fut autrefois donné par Michelet.

⁂

Je lisais hier le volume nouveau de la correspondance Flaubert (3 série), volume, à mon avis, supérieur aux précédents. J'avais, d'ailleurs, plaisir à me retrouver sur plusieurs points en conformité de sentiments et de pensées avec ce gros tapageur pour qui, dans les dernières années de sa vie, j'avais éprouvé plus de sympathie qu'à mes premières impressions de 1855-1856.

Je constatai notre communauté d'idées d'abord sur l'éducation que l'on devait développer par en haut plutôt que par en bas ; les classes dirigeantes avaient à compléter, à relever leur propre enseignement, à ne pas « se mettre la tête au-dessous du ventre » ; elles n'avaient le droit de toucher à l'instruction populaire qu'après s'être elles-mêmes instruites.

Mais il fut décidé sous le second Empire que l'enseignement supérieur serait rabaissé… Et l'on a continué de suivre ce système

en pleine République.

Un autre point me rapprochait de Flaubert : son dégoût de M. Thiers.

Je concordais encore avec lui pour son regret de ne pas voir notre littérature et notre philosophie au XIX siècle suivre la large voie ouverte par Voltaire ; je partageais ses sévérités à l'endroit de Jean-Jacques ; j'aimais également ce qu'il dit de l'insuffisance des socialistes actuels empêtrés de moyen-âge, de scolastique, de théologie…

⁂

Si j'étais plus jeune, j'aimerais à me faire une histoire de tout ce que les conservateurs ont conservé depuis soixante ans ; mais ne vaut-il pas mieux à mon âge retourner à ses petites affaires personnelles, à ses souvenirs propres, à ce qu'on a pu recueillir sur les siens et sur soi-même ?

Paul, dernièrement, me demandait de lui donner quelques notes sur nos ascendants paternels et maternels. Ce que j'en sais ne remonte pas haut.

De nos grands-pères paternels et maternels, j'ai consigné dans la Campagne tout ce que j'en ai pu apprendre. J'ai cité, sans y changer une syllabe, leurs contrats de mariage. J'en ai usé avec la même exactitude pour le bail de mon grand-père Jacques Doury. Je ne vois de ce côté-là que cultivateurs, petits propriétaires au Tot. Mon père, fils et petit-fils de bouchers cauchois (je l'ai dit dans la Campagne), était venu s'établir à Rouen, en juillet 1809, n'ayant alors que vingt-trois ans ; il y exerça d'abord la profession de tisserand, puis celle de petit fabricant de rouenneries.

Conscrit de 1806, il avait été réformé « pour cause de difformité du doigt indicateur de la main droite ».

Il épousa Céleste Doury, ma mère, le 21 août 1813. La connaissance s'était faite de façon bien simple : ma mère apportait à la ville, dans le quartier cauchois, le lait de la ferme paternelle située sur les hauteurs de Bondeville. Mon père habitait alors dans ce quartier-là et lui achetait tous les matins un sou de lait. En quelques mois, tout fut conclu.

Ma femme, Marie-Félicité Maromme, née au Bosc-le-Hard, le 19 septembre 1830, est fille de Thomas-Baptiste-Louis Maromme, bas-d'estamier, né à Pavilly, fils de Constant Maromme, aussi bas-d'estamier. Thomas Maromme épousait en 1830, au Bosc-le-Hard, Marie-Magdeleine Gaillon, domestique, fille de Nicolas Gaillon, bûcheron. Elle était née aux Innocents (près de Bellencontre) le 2 juin 1808 ; c'est elle qui devint « maman Maromme », et que nous avions encore avec nous au mois d'avril de l'année dernière.

Voici quelques-unes des paroles que je lus sur sa tombe :

« … L'exemple d'une longue vie laborieuse, aimante et désintéressée, c'est ce que l'on peut laisser de meilleur sur la terre.

» Maman Maromme, pour ce précieux résultat, n'a rien épargné ; elle a travaillé dès l'âge de dix ans ; à quatre-vingt-un ans, elle travaillait encore, et je demande si quelqu'un d'entre vous l'a jamais entendue se plaindre. Il y a deux jours, elle nous souriait encore. »

Cette liste d'aïeux ne constitue pas à ma famille une noblesse bien extraordinaire.

Je pourrais affirmer, cependant, n'avoir entrevu dans toute cette ascendance qu'une série de braves cœurs, gens laborieux, exacts, sûrs et contents d'eux.

Chapitre XVII

Du côté Doury, on était, je crois, un peu criard et acariâtre (j'en retrouve en moi encore quelque chose) ; mais l'influence Doury fut tempérée dans notre sang par le calme parfait, la bonté courageuse et superbe de Marianne Thirel. Marianne Thirel, ma grand'mère, je ne l'ai pas connue, mais tout le Tot était encore plein de son souvenir lorsque nous y allâmes habiter en 1842. Il fallait entendre parler d'elle par catin seneur, la mère Pelletier.

J'avais eu aussi le témoignage de mon oncle Buron, qui avait épousé Marguerite Thirel, sœur de Marianne. J'avais le témoignage de ma mère, de mes tantes… La façon dont elle s'était préparée à défendre ses filles contre la bande de Duramé était dans la famille à l'état de légende.

Je n'ai pas connu ma grand'mère Marianne, mais j'ai connu Marguerite, sa sœur ; j'ai connu Jacques Doury, mon grand-père, que je vois encore, vêtu d'un carrick à trente-six collets, se chauffer à notre poêle de la rue Saint-Hilaire.

Je n'ai pas connu le grand-père Noel, mort l'année de ma naissance (1816), mais j'ai connu Catherine Leborgne, sa femme, ma grand'mère, une toute petite bonne femme, un peu courbée, mais alerte encore à quatre-vingt-quatre ans, après avoir gaillarde-

ment mis au monde et très honnêtement élevé dix filles et deux garçons.

Du côté de ma femme, je ne remonte pas plus haut que sa grand'mère, née Véronique Petit, un vrai type de paysanne dix-huitième siècle.

On ne sait plus combien nos vieux paysans avaient su, malgré tout, conserver l'indépendance d'esprit et de parole (entre eux, du moins), et sachant y mêler bon sens et bon cœur.

Deux ou trois mille articles qu'en un demi-siècle j'ai disséminés dans quarante journaux ne seront jamais relus par personne ; je ne les relirai pas moi-même ; mais qui aurait la patience d'y jeter les yeux reconnaîtrait certainement que le peu qu'ils peuvent avoir d'originalité doit être attribué au souvenir de tout cet entourage de famille.

⁂

De tous les journaux auxquels j'ai collaboré, aucun ne m'a laissé de plus chers souvenirs que le Magasin pittoresque.

Aussi est-ce avec un vrai plaisir que j'en ai conservé les traces.

Le 30 décembre 1868, M. Charton m'écrivait :

Versailles, 31, rue Saint-Martin,

30 décembre 1868.

Monsieur,

J'ai pensé souvent à vous. J'ai été tenté bien des fois de vous écrire, de vous exprimer ma sympathie pour vos travaux et d'oser vous demander de m'aider dans mon humble tâche de maître

d'école (qu'est-ce autre chose, ce pauvre Magasin, qu'une école ?)…

Cette proposition était un honneur ; c'était une petite augmentation de ressources. Nous étions alors en grande pauvreté. Mon traitement de journaliste à Rouen n'était, par an, que de 1,800 francs, et nous devions avec cela vivre et faire figure à cinq.

Je m'empressai d'accepter. Plus les hommes ont de valeur morale, plus les rapports avec eux sont excellents et féconds ; je l'ai éprouvé avec M. Charton, et plus tard avec M. Littré.

Après dix ans de bons rapports et de collaboration suivie, en 1879, je dus certainement à M. Charton d'être nommé bibliothécaire. Ses recommandations spontanées et pressantes auprès de M. Barabé, alors maire de Rouen, et qu'il rencontra dans une ville d'eaux, préparèrent, à mon insu, ce résultat.

Quelques années après l'entrée en relations avec M. Charton, M. Littré, qui dirigeait la Revue de philosophie positive, où je publiai les Mémoires d'un imbécile, en écrivit la préface.

Mes bons rapports avec ces hommes excellents ont duré jusqu'à la fin de leur vie.

Je garde bon souvenir aussi du Journal de la ferme (Joigneaux) ; de la Vie à la campagne (dirigée par G. de Cherville) ; de l'Opinion nationale, où parut, après les Lettres rustiques, la Lettre sur les cotonniers (1863), qui fit saisir le journal.

Bon souvenir aussi de l'Évènement, dirigé par Vacquerie et Paul Meurice, où je publiai le Molière en feuilleton, et où Dumesnil publia son Bernard Palissy.

Chapitre XVIII

Ces réminiscences littéraires et philosophiques me rendent quelque peu honteux en me faisant toucher du doigt ma vieille et sotte sauvagerie, car je restai caché au Tot jusqu'à l'âge de quarante-quatre ans,

Ne connaissant personne, inconnu, seul, tranquille, ma voix humble, à l'écart, modulait des concerts.

Dans mes rares (trop rares) apparitions à Paris, toutes relations nouvelles étaient écartées, même les plus illustres. Je refusai d'accompagner Michelet et Dumesnil chez Hugo et chez Lamartine, non pas par irrévérence, certes, mais par un pressentiment du rôle ridicule qu'il me faudrait jouer auprès de ces dieux, trop flamboyants pour mes petits yeux. Je me contentai de Béranger, plus simple et plus abordable, plus à ma portée. J'avais une perception très nette de mon insuffisance, de mon ignorance, et aussi de mon inguérissable timidité, ce qui me faisait croire ma présence impossible en de tels milieux.

Vu ma pauvre et infime complexion, ça n'était peut-être pas si déraisonnable. Je me le disais ces jours-ci, en lisant la correspondance de Flaubert ; j'eusse été dans ce monde écrasé à n'en jamais revenir. La plupart de ceux qui en faisaient partie avaient su, par le travail et par l'étude, centupler leurs forces natives ; ils avaient fortifié même leurs idées fausses ; dans mon état inculte, leurs grands airs m'eussent, du premier coup, anéanti… Je fis bien de demeurer au gîte.

J'avoue que, d'ailleurs, ces jours derniers, une grande pitié me prenait de Flaubert, en le voyant, lui, si malade, si névrosé, quit-

ter sa solitude de Croisset pour aller de temps en temps se détraquer dans le monde fou et faux de nos lettrés contemporains. Il s'y enfonça, dans son amour insensé du style, jusqu'à en devenir maniaque. Et George Sand plus d'une fois le lui reprocha.

Flaubert fut de ceux qui croient que les mots patiemment arrangés suffisent au style. Le style n'a-t-il pas plutôt sa source dans une émotion sincère ? Motus animi continuus ? C'est un mot de Cicéron que rappelait quelquefois Michelet… Et voilà comment, lui, ce brave Flaubert, de tempérament si large, si ouvert, si plein d'inspirations généreuses, il en était venu à ces étroitesses artistiques.

Ses admirations pour des médiocrités, son inintelligence d'hommes tels que Proudhon, — même en ne considérant celui-ci que comme écrivain — son dédain des sciences positives, ses yeux fermés à tant de grandeur, sa méconnaissance native et bourgeoise de la valeur, de la moralité des simples, regardés par lui des hauteurs de son lyrisme, ses compromissions catholiques, impérialistes, etc., le fla-fla funambulesque, l'orgueil introduit comme un corps étranger dans son âme candide et loyale, voilà ce que lui valurent ses hantises avec la gent littéraire.

Il n'y trouva que trop le châtiment. Ses colères d'enfant contre le chansonnier populaire font sourire.

Il est certainement permis de ne pas faire un dieu de Béranger, et l'on ne pourrait, sans ridicule, prolonger aujourd'hui les éloges excessifs que partout on répétait il y a cinquante ans.

Mais ne doit-on pas, tout au moins, reconnaître qu'il fut un poète parfois très heureusement inspiré ? Ne pas oublier, surtout

aujourd'hui, les chansons de Jacques, de Jeanne la Rousse, du Vieux Vagabond.

Alfred de Musset, un jour qu'on dépréciait le chansonnier devant lui, se mit à réciter quelques-uns de ses couplets, celui-ci entre autres :

En vain faut-il qu'on me traduise Homère,
Oui, je fus grec, Pythagore a raison.
Sous Périclès, j'eus Athènes pour mère,
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles,
De l'Illinus j'ai vu tes bords fleuris.
J'ai sur l'Hymette éveillé les abeilles.

. . . . . .

— Je donnerais, s'écria Musset, un doigt de ma main pour avoir fait ce vers-là.

Il y eut d'ailleurs en Béranger un côté que ne connut pas Flaubert ; il y eut le causeur judicieux, amusant, réconfortant, et, pardessus tout, l'homme de sens pratique. Sa réputation de poète faite (et si l'on veut surfaite), l'homme put, durant un quart de siècle, soutenir son extraordinaire popularité par le charme de ses entretiens, par ses souvenirs et ses conseils.

Personne n'avait observé plus malicieusement et plus humainement tout le personnel politique et littéraire de 1820 à 1850.

Chapitre XIX

Je voudrais ne pas oublier deux bonheurs goûtés ces jours-ci ; le premier, venu de quelques morceaux de la Flûte enchantée.

Cette musique atteint aux plus lointains horizons de l'âme : vie et mort, tristesse, amertume, espoir, confiance infinie.

L'autre plaisir fut, au Laboratoire, une lettre de quelques pages admirablement adaptées au lieu d'abord et à ma disposition d'esprit dans ce sanctuaire entomologique.

Le temps était superbe, le jardin splendide, l'air chaud et pur, grands arbres frissonnants, verdoyants, quelques-uns en fleurs. Dans les plates-bandes, tous les sourires de la germination.

J'avais pris le premier volume des Mémoires de Réaumur, mémoires lus au Tot, il y a cinquante-trois ans, avec tant de passion (1848), que les Journées de juin, les abominables Journées de juin, passèrent inaperçues pour moi, plongé que j'étais dans cette œuvre immense. Je retrouvai, page 10 du premier Mémoire, le mot si vrai, mais que si peu d'oreilles ont su entendre :

« Il ne se trouve nulle part autant de merveilleux, et de merveilleux vrai, que dans l'histoire des insectes. »

Je fermai le livre, songeant aux transformations, au renouvellement que ces belles et fécondes études du xviii siècle auraient pu produire dans la nature et les arts au xix siècle. L'Allemagne en éprouve par Gœthe un premier tressaillement. Mais, en France, le siècle avait eu, dès le début, son arrêt de développement par l'Empire, par la Restauration.

Bien entendu que personne ne put comprendre, en 1830, l'importance attribuée par Gœthe au débat scientifique survenu entre Étienne Geoffroy-Saint-Hilaire et Cuvier.

L'applaudissement, fut, en France, pour Cuvier. Ce dut être une des grandes déceptions de la vieillesse de Gœthe, plus français que la France à ce moment-là.

Il semble que, de cette révolution scientifique commencée au xviii siècle, devait naître une littérature, une philosophie et même une politique qui eussent été la splendeur du monde.

Ce fut, au contraire, la restauration des vieilleries, des folies maladives d'une société épuisée. Pathologie littéraire, philosophique et sociale qui s'est, durant tout le cours du siècle, développée au point qu'à l'heure présente on en a la nausée.

Je redescendais du laboratoire avec tout un cours de littérature dans la tête : il s'agissait d'établir qu'il y a chez nous, de deux en deux siècles, cette alternance non encore signalée.

XVI. — Grande littérature, grand siècle artistique et philosophique. Élan universel !

XVII. — Petite littérature. Littérature d'école et d'écoliers, où pourtant se laissent prendre des hommes de grand talent. Seuls Molière et La Fontaine échappent. Quelques autres, Saint-Évremont, Bernier, Hénault, renoncent aux lettres, ou même quittent la France.

XVIII. — Grande littérature, grande philosophie. Grande action.

XIX. — Rechute en littérature mesquine n'ayant plus d'autre objet que la forme, la phrase, le mot, etc.

Les développements de ce nouveau cours m'enchantaient… Je marchais à grands pas, lançant du pied les cailloux comme si ces malheureux cailloux avaient été gens de lettres. Je triomphais en me reconstituant pour le XX siècle une grande littérature mêlée à la vie, à l'action, ressuscitant et dirigeant le monde.

⁂

Je l'ai planté, je l'ai vu naître,
Ce beau rosier…

Écoutant au piano chanter cette romance, je sens se réveiller mes sympathies d'autrefois pour Jean-Jacques. Il y a quelques semaines, au contraire, Flaubert me remettait par ses cris en désaccord avec le philosophe. J'ai dit quelque part de Jean-Jacques : « Pauvre âme qu'ébranlait un air de cornemuse… » ; mais ce mot est vrai de moi autant que de Jean-Jacques. Cet air si simple : Je l'ai planté… me fait subitement changer d'opinion sur son compte. S'il a été, sur nombre de points un sophiste déclamateur, sur combien d'autres lui sont échappés des cris venus des profondeurs de son être ! et que de chants délicieux dans sa prose !

Rousseau nous serait aujourd'hui plus sympathique s'il n'avait pas fait école (école politique) et s'il n'avait pas eu ses disciples pour l'amoindrir et faire oublier ce qu'il eut en lui d'humain.

Auteur du Contrat social, des Lettres de la montagne, il nous apparaît à travers l'étroitesse des sectaires ; mais si l'on s'en tient

à lui seul, en ses heures inspirées, quel élan vrai, passionné, bienfaisant !

L'opposition d'effet produit par ses disciples et par Rousseau lui-même me frappa, en 1878, à la cérémonie du centenaire, à Paris.

Il s'en fallut de peu que l'éloge de Jean-Jacques, prononcé par Louis Blanc, ne me le rendît presque odieux.

Mais le Devin du village, que chantèrent aux applaudissements de l'immense auditoire quelques artistes de l'Opéra-Comique, me remit dans le vrai, et je fus attendri comme au temps où, dans le bois du Tot, je le lisais ému jusqu'aux larmes.

Il y avait en ce rhéteur une âme enchantée et enchanteresse.

Le Devin du village, la romance du Rosier, n'est musicalement que quelques notes, mais notes d'une mélancolie inoubliable, comme certains petits chants d'oiseau, entendus au réveil.

Chapitre XX

Une petite fille avisée, quoique timide et discrète, allait sur les coteaux de son pays, le long des bois solitaires, garder les vaches de son père, quelquefois avec ses sœurs et son frère, d'autres fois seule, ce qui lui plaisait mieux, parce qu'alors elle pouvait à son aise écouter le chant des oiseaux. Le chant des oiseaux était sa passion ; aussi était-elle arrivée à les imiter dans la perfection.

Vingt ans plus tard, cette fillette devenue mère apaisait les plaintes d'un petit garçon malingre et criard, en lui sifflant dou-

cement des airs de linotte et de chardonneret. Le petit garçon, c'était moi, et je ne saurais dire quel plaisir j'éprouvais à cette imitation des oiseaux. Je pris en goût, peut-être à cause de celà, les instruments de musique les plus primitifs et les plus simples.

Le tailleur Bertrand, qui avait été mon premier maître de littérature (j'ai raconté cela dans le Magasin pittoresque), fut aussi mon premier maître de musique. Il jouait très bien du flageolet, et c'est par lui que, pour la première fois, je connus les petits airs de Rousseau. Il me joua et me chantonna tout entier le Devin du village. Il me semblait entendre encore les oiseaux au printemps.

Ceci me rappelle une anecdote bien plus rapprochée. C'était en 1878, peu de temps après le voyage à Paris où Paul et moi nous avions assisté au centenaire de Jean-Jacques.

L'ancien professeur de Paul dînait avec nous et je parlai du plaisir que m'avait causé le Devin.

— Ah ! le Devin du village, que c'est joli, monsieur Noel !

Et voilà que d'une voix fort juste, malgré les chevrotements de la soixantaine, il se met à chanter :

J'ai perdu tout mon bonheur,
J'ai perdu mon serviteur,
Colin me délaisse !...

Puis s'interrompant tout à coup :

— Ah mon Dieu ! je n'avais jamais chanté depuis la mort de ma femme !

Et, malgré son envie de pleurer, il s'efforça de rire avec nous, qui, volontiers, eussions pleuré comme lui.

Les souvenirs, chez les vieux, s'enchaînent sans fin les uns aux autres. Le chant des oiseaux, imité par ma mère, m'a rappelé le flageolet de Bertrand, qui me rappelle la clarinette d'un musicien de la garde nationale de Rouen.

Comme je m'étonnais que riche, ami de l'étude, un peu poète, très porté au repos et au bien-être, il se fût incorporé dans la musique militaire :

— C'est une question d'hygiène, me dit-il. Souffler dans la clarinette agit sur le sphincter, ce qui facilite la garde-robe :

« Je joue de la clarinette pour mieux ch… »

Au moins, celui-là ne faisait pas de l'art pour l'art.

Voilà une histoire qui eût fort amusé Flaubert et qu'il n'eût pas manqué de raconter à tous les défenseurs de l'art utilitaire. Ce qui n'empêche que le grand art ne soit le grand éveilleur, le grand pousse à l'action.

⁂

Dumesnil m'écrit, à propos du volume des Labèche : « Jamais vous n'avez mieux justifié l'appellation de colibri : c'est un enchantement pour la variété et la prestesse. Bon sens, bonne humeur et en avant ! »

Quels jolis souvenirs me reviennent à cette appellation de colibri, reçue du docteur Delzeuzes au temps de nos souvenirs poétiques, il y a quarante ans !…

Il n'y avait pas seulement le Colibri dans la ménagerie poétique du docteur, il y avait le Hibou (c'était lui-même), il y avait le Bombyx, le Loup, la Perdrix, la Fauvette, et puis venait le père Gloria (J.-B. Gosselin, le facteur-poète de Malaunay).

Il y avait aussi le Mauviard (cousin Noel), que nous vîmes mourir de phtisie a vingt-et-un ans, et qui, lui-même, étudiant en médecine, sentit si bien que le mal était sans remède. Je conserve quelques lignes de ses deux dernières lettres :

« Quoique je ne me fasse plus d'illusion sur ma position, ta lettre m'a fait bien plaisir ; il me semble que tous ceux qui ont été très longtemps

malades et qui ont guéri sont mes proches. Nous sommes frères par la souffrance. »

Dans la dernière, tout à fait mourant, il écrivait : « J'ai envie de relire toute ma correspondance avec toi ; voudrais-tu l'apporter ? »

Quatre ou cinq jours plus tard, sans que je l'aie revu, son enterrement, par sa volonté formellement exprimée, fut le premier dans notre famille qui se soit fait sans prêtre.

Chapitre XXI

Explosion de grèves, les unes très justifiées, très sérieuses et dignes de toute sympathie ; les autres prématurées, sans raison et tout à fait ridicules.

Mais, quoique petitement conduit, au moins en France, le mouvement en son ensemble n'en est pas moins immense, universel, irrésistible ; cela dépasse de beaucoup l'affranchissement des communes au quatorzième siècle.

L'affranchissement actuel des travailleurs, affranchissement de la vie sur toute la surface du globe, est un événement d'une autre portée en étendue, en profondeur, en incalculables conséquences. Toute institution, toute classe, toute individualité s'y sent menacée.

⁂

Un chien féroce pour les chats passait sa vie à leur faire une telle chasse qu'il trouvait moyen d'en étrangler chaque jour au moins un. Ces assassinats ne se faisaient pas sans de fréquentes et vives résistances. Un chat, dans un chantier, réfugié sous des madriers, avait réussi à lui tenir tête quelques instants ; mais la malheureuse bête, traquée et sur le point d'être atteinte, poussa un miaulement terrible. Quatorze chats aussitôt se ruèrent sur le brigand, lui déchirèrent le nez, la gueule, les oreilles, lui crevèrent un œil, le mordirent et le harcelèrent si bien qu'il dut lâcher prise.

Un de ces quatorze chats, venu au secours du camarade, était, au moment de l'appel, à dormir dans un coin sous les yeux de ses maîtres, qui le virent bondir et s'élancer.

Cet esprit de solidarité chez les chats doit avoir été rarement constaté : aucun exemple, du moins, n'en est arrivé ma connaissance.

⁂

Au Laboratoire d'entomologie, je lisais dans Réaumur ce qu'il dit de l'habileté de quelques insectes à se confectionner des habits. C'est en quoi surtout se distinguent les teignes. Cette page du grand observateur m'a singulièrement ému et revivifié.

Que l'histoire naturelle est belle et féconde, ainsi exposée avec simplicité et vérité !...

⁂

Par disette ou par anémie cérébrale, il m'arrive de suspendre la rédaction de ces notes. Je relis alors les anciennes et j'y vois en pleine coïncidence l'infinie variété de faits, d'impressions, émotions, réflexions, qui peuvent composer une existence humaine.

Et pourtant, quelle vie moins tumultueuse, moins agitée, moins remuante et plus stationnaire que la mienne ! Nul voyage, nul roman ! Il est très probable qu'aucun de mes contemporains ne s'est mû dans un plus petit espace. Si on mettait en vue sur une carte géographique l'étroitesse du coin où je me suis tenu, il n'y aurait qu'une exclamation de moquerie méritée pour une existence ainsi immobilisée.

C'est un peu à moi que je pensais lorsque j'écrivais, pour le Magasin pittoresque, l'Histoire d'un homme qui n'a jamais rien vu.

Alors que tous prenaient si bien leur essor et parcouraient d'ici, de là, de partout, la terre, les mers, les espaces aériens ouverts enfin à notre curiosité, moi, sottement et paresseusement, je m'immobilisais.

Eh bien ! chose inattendue, cette vie si pauvre de mouvement et d'action n'en est pas moins révélatrice de la diversité sans arrêt

et sans fin des évènements qui, d'un jour à l'autre, nous emportent, nous modifient, nous transforment…

Chapitre XXII

Oh ! je voudrais que quelqu'un eût le courage ou la possibilité de prendre chaque matin et chaque soir la photographie instantanée de son entourage et de lui-même.

Quelle preuve éclatante de notre fluidité, de notre perpétuelle et inévitable transformation !

Mais il y eut dans le passé une rage de tout immobiliser ; la matière, on la voulait, on la voyait inerte, et Dieu lui-même, l'élu des êtres, était immuable.

Misérable reste-en-place, je ne voyais que mieux autour de moi ce mouvement des choses ; plus je voyais tout marcher, plus je voyais avec le soleil s'éveiller tous les matins un nouvel univers.

⁂

Dumesnil me confiait, il y a quelques jours, le manuscrit de son volume des correspondants de Lamartine. J'en commençai toute de suite la lecture et lui envoyai mon impression des premières années, et sans retard il m'écrivit :

» Nous causerons de votre lettre ; vous appréciez parfaitement la raison du succès de Lamartine dans la société d'alors. Vous

dites très bien que de Maistre fut un homme léger, paradoxal, un hâbleur ; je vous le prouverai péremptoirement.

» Quant à Chateaubriand, il est percé à jour dans sa pose de rénovateur du christianisme. Sainte-Beuve a été son cerceris. Chateaubriand n'a jamais pardonné à Lamartine d'avoir été sincère, quand lui-même l'était si peu. »

⁂

Paul, hier, s'aperçut qu'une de ses ruches d'abeilles françaises était en souffrance du côté de la nourriture. Il fit acheter du miel qu'il mit à leur disposition. Les mouches italiennes, leurs voisines, crurent avoir droit à cette aubaine ; une lutte s'ensuivit, lutte furibonde, acharnée, impitoyable. Les italiennes, plus nombreuses, mieux nourries, plus fortes, finirent par entrer victorieuses dans la ruche française, tuèrent leurs rivales au nombre de plusieurs milliers.

Le combat, paraît-il, fut des plus curieux. Paul et ses préparateurs en étaient émerveillés.

⁂

La vie est un phénomène si grand, que la saisir en son ensemble ne nous est pas possible. Toute notre science ne va qu'à en limiter étroitement les horizons infinis en beauté, en profondeur.

Chacun leur donne pour cadre son petit système, ou, pour en atténuer l'éclat, s'applique à barbouiller en jaune, en vert, en bleu, même en noir, les verres de sa lunette.

⁂

Filer du coton à Rouen, filer des livres à Paris, c'est tout un. On file la science, on met l'histoire en petites bobines patriotiques dont les lycées sont les dévidoirs. On file la morale, on file finement la philosophie, on file tout, et de nos jours, ô merveille, on a réussi à réduire la main-d'œuvre. C'est parfait.

⁂

Vacances à Vascœuil, où nous trouvons, entre autres visiteurs, Ladislas Mickiewicz, venu pour y puiser dans nos archives des renseignements sur le professorat de son père au Collège de France. Il cherche et trouve de précieux renseignements pour la nouvelle biographie qu'il doit publier en trois volumes.

Je ne connaissais pas la première, publiée en 1888, et j'y vois avec plaisir plusieurs pages reproduites de Michelet et ses enfants.

Je suis étonné des détails sur cet étrange Towiauski dont les doctrines et les miracles indiqués il y a cinquante ans au Collège de France, par Adam Mickiewicz, produisirent sur son auditoire, en grande partie composé de Polonais, un enthousiasme si imprévu et si extraordinaire.

Les œuvres de Towiauski, publiées en deux volumes à Turin, en 1882, tirées à très petit nombre, sont conservées respectueusement par quelques disciples qui ne croient pas l'heure venue de les communiquer. Ladislas n'a pu obtenir cette faveur. On lui dit seulement que ces œuvres, réservées à de meilleurs temps, sont pleines de grandeur, d'inspiration prophétique.

Bonnes promenades et bonnes causeries avec Élie et Alfred. Je n'avais jamais aussi vivement éprouvé combien Vascœuil est un

lieu doux et fort, selon le mot d'Élisée Reclus.

On est d'ailleurs toujours pris (et moi plus que personne) par la beauté du pays : cette fière et sérieuse Andelle, les jolis ruisseaux, les sources surtout m'y attirent.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Chapitre XXIII

Mon père nous contait que dans son enfance il n'avait vu d'autre eau que l'eau des mares ; il était déjà grandet lorsqu'il vit, pour la première fois, une rivière (le Dun probablement). Impression, émotion inexprimables ! Il ne pouvait s'éloigner de cette belle eau vivante et riante ; il demandait d'où pouvait venir tout cela, comme le sire de Joinville, grand enfant, qui écrit devant le Nil débordé :

« Et l'on ne sait d'où peut venir cette eau, fors que de la grâce de Dieu. »

L'explication est bonne, après tout ; il y a de la grâce en ce monde.

Cette impression de rivières et de sources se retrouve chez tous les anciens peuples. C'est ce qui contribua à me retenir aux « belles sources du Tot » plus d'un quart de ma vie. Que d'heures passées à voir jaillir l'eau au milieu des cailloux !

C’est encore un de mes plaisirs à Vascœuil, et ceci m’explique comment, aux sources de Radepont, il y a quelques jours, je me sentais tout rajeuni.

⁂

Vieillir, c’est s’en aller de la vie par mille petites portes ; c’est s’écouler comme l’eau qui rentre en terre, s’évapore au soleil, au vent…

⁂

Dumesnil m’écrit :

« Voici le moment de tenir note chaque jour des évènements et des impressions plus importantes que les évènements… »

— Vous oubliez, mon compère, qu’à soixante-quinze ans les impressions perdent beaucoup de leur vivacité, que la machine à faire les réflexions se disloque et que la philosophie des vieux c’est le repos ; les événements mêmes, à cet âge, on ne les saisit qu’imparfaitement ; il nous échappent en beaucoup de points essentiels.

⁂

Manifestations antifrançaises et antipapales en Italie.

Nos évêques, avec leurs pèlerinages, sont cause qu’on nous prend, au-delà les monts, pour un peuple de papelards.

⁂

En note d’un article signé Antoine Albala, et intitulé : « Le mal d’écrire » (Nouvelle Revue, 15 octobre), on lit ceci :

La Préfecture de la Seine a publié, il y a quelques jours, le lamentable tableau suivant sur les vacances présumées dans les services publics et sur les demandes pour les remplir :

C'est, pour 269 places en tout, 17,642 demandes.

Et si l'on avait le même tableau pour toute la France ?

Trop triste. Regardons ailleurs.

⁂

Il existe au Soudan de petites rivières où l'eau ne coule que quatre mois de l'année ; elles sont à sec tout le reste du temps, et si bien à sec que quelques-unes servent de routes aux indigènes.

Ces rivières, qui manquent d'eau sept à huit mois chaque année, n'en sont pas moins très poissonneuses…

Où s'en vont les poissons pendant la saison sèche ?

Des curieux ont cherché ; ils ont trouvé ceci : en creusant assez profondément la vase desséchée et durcie, on ne tarde pas à découvrir des boules en terre de la grosseur d'une carafe ordinaire. Ces boules assez solides, ouvrez-les, chacune contient un poisson enroulé. Au premier moment vous pouvez le croire mort, tant la catalepsie est complète, mais dégagez-le de sa boule avec précaution, mettez-le dans l'eau, le voilà qui s'éveille et se met à nager.

Une de ces boules avait été récemment envoyée à M. Noury, qui l'ouvrit aussitôt ; le poisson, tiré de sa coque, se détendit doucement, ouvrit de grands yeux étonnés, puis jeté dans l'eau, reprit toute sa vitalité.

⁂

Un des évènements du jour, qui certainement mérite qu'on s'y arrête, c'est la publication et le succès des Mémoires du général de Marbot.

Ce que j'en ai lu, il y a quelques mois, m'avait d'autant plus intéressé que j'y retrouvai l'émotion de tant de récits entendus autrefois et que faisaient partout, de 1820 à 1830, les héros encore vivants de ces épopées.

Oui, tous les maux, ils en avaient souffert, ou plutôt ils en avaient joui ; ces maux avaient été des triomphes.

Heureux celui qui mourut dans ces fêtes ! Les évènements surhumains auxquels ils avaient participé couraient alors les rues, chantés non pas seulement par Béranger, mais par tous les chansonniers du temps.

Émile Debroux, dont on ne parle plus, et qui fut si populaire, avait trouvé à tous ces braves leur vrai refrain :

Te souviens-tu, disait un capitaine
Au vétéran qui mendiait son pain…

Celui qui « mendiait son pain » en 1820, ç'avait été un de ces héros homériques… Les yeux se mouillaient à ce final de la chanson de Debroux :

Mais, si la mort planant sur ma chaumière
Me rappelait au repos qui m'est dû,
Tu fermeras doucement ma paupière
En me disant : Soldat, te souviens-tu ?

⁂

Par un temps admirable, sec et froid, je parcourais les journaux agricoles et m'étonnais (très à tort) de leur vide…

Toute la presse en est là. Partout des yeux fermés pour ne rien voir, des lèvres cousues pour ne rien dire.

Levallois a raison de chanter :

Soyons plats
Parlons bas,
Et ne nous agitons pas,
Voilà le salut des États !

Chapitre XXIV

N'avons-nous pas tous en nous-mêmes notre cimetière, et n'est-ce pas là surtout que peuvent revivre, peu ou beaucoup, les chers aïeuls ? Ils peuvent revivre même dans nos enfants.

Combien de fois j'ai retrouvé dans le sourire de Paul le sourire de mon père ?

Et chez mes filles, le sérieux de Georgette ne m'a-t-il pas souvent rappelé le sérieux de ma mère, tandis que les éclats de Camille m'électrisaient comme un écho de mes propres éclats.

Quand je n'y serai plus, il y aura là encore quelque chose de moi. N'allez pas, mes chers enfants, me chercher au cimetière ; cherchez en vous. Vous y retrouverez aussi votre mère pour le maintien, pour l'œil et la voix.

Et voit-on cela sans émotion : deux êtres qui vécurent l'un de l'autre rester ainsi vivants et unis dans leur descendance ?

⁂

La Vie psychique des bêtes, par L. Büchner, et quelques autres plus récentes publications, m'avaient déjà donné beaucoup à réfléchir.

Sans doute, nous n'avons pas, nous n'aurons pas de sitôt l'explication complète de la Psychée animale ; mais combien peu à peu l'idée s'en est élargie et précisée !...

Par exemple, les physiciens avaient donné les premières notions sur la lumière, la chaleur, le son... Les biologistes font, à cette heure, intervenir Psyché dans notre cerveau ; mais c'est pour cette fois une Psyché sortie du rêve, une Psyché vivante et réelle.

Vibration, — mouvement de la matière cosmique, qui, pour la matière organique, ne produit que son, lumière et chaleur, — transmise à la plante, passe à l'état psychique (grâce au cerveau) en arrivant aux bêtes.

On pouvait dire — et l'on a dit — que notre cerveau nous crée la nature telle que nous la percevons, la nature nous demandant ainsi une œuvre de Psyché.

... Je repensais aux poissons des rivières sèches du Soudan. Qui sait ce que leur Psyché leur fait voir, entendre et concevoir dans leur boule ?

Sublimes roublardises de la nature, avec quelle simplicité de moyens vous nous produisez cette admirable illusion du moi !

Je sens se réveiller à ce mot ma propre Psyché, laquelle doucement me remémore la petite brochure de 1889 : Moi, sans trop me donner rougir d'avoir publié ces pages. Mais ont-elles été vraiment publiées ?

Publier, c'est livrer à la publicité.

Était-ce la publicité, qu'une insertion dans la Chronique moderne, pauvre petite revue qui, elle-même, hélas ! vécut si peu ?

Était-ce la publicité, qu'un tirage à part de vingt exemplaires, dont huit restent encore à cette heure dans un poudreux carton ?

Douze ont été donnés à des amis, sans qu'un journal ait été même avisé de l'existence de la pauvre plaquette. Albert Lambert, toutefois, l'a célébrée en vers dans une modeste feuille normande. Trois ou quatre bonnes lettres aussi me sont venues.

Edmond Thiaudière :

« Je vous dirai donc que dans votre Moi se trouve la meilleure philosophie, celle qui consiste à se laisser bercer par la grande Cybèle, comme un enfant par sa mère.

» Cette philosophie-là est-elle la mienne ? Hélas ! non, vous le savez bien ; mais c'est le cas de dire, avec le poète latin :

» Meliora video pudroque, etc., etc.

» Ce qui la produit d'ailleurs chez nous, c'est l'ondoyance même ; oui, la charmeresse ondoyance de votre pensée si humblement pieuse envers l'infini.

» Combien vous avez raison d'assurer que le mot toujours est un rapetissement des choses ! Le mot ne rapetisse pas seulement,

il altère les choses. Il est une source de désaccord entre les hommes qui ont inventé les mots pour s'entendre, et qui ne s'entendent pas justement parce qu'il y a des mots ; témoin le mot Dieu. »

Ernest Chesneau :

« Je viens de passer quelques instants délicieux à lire Moi, et cette joie, je me promets bien d'y revenir. Je ne m'engage pas dans le fond de la question, j'admire même le sans-façon avec lequel vous l'abordez, cette question du moi et du non moi, que le génie d'un Hegel a su rendre terriblement absurde ; vous, parrain, vous jonglez avec ces formidables haltères comme avec des pois chiches.

» Adorable candeur, vous passez d'une palpitation d'aile comme une libellule à travers les toiles d'araignées que les philosophes redoublent et multiplient depuis Platon autour de ce point d'interrogation : Peut-on penser sans mots ? Pour vous, d'un trait de plume vous coupez court à toute discussion à ce sujet.

» Saviez-vous que le problème de l'identité de la pensée et de la parole fit l'objet, en ce moment même, d'une vive polémique parmi les philosophes anglais ? Si vous lisez l'anglais, je vous signale l'article du duc d'Argyll, dans le numéro de décembre 1888 du Contemporary Review, et la réponse du professeur Max Muller. »

Albert Cim :

« Vous avez condensé dans votre plaquette toute la quintessence, la fine fleur de toute la philosophie humaine, et cette his-

toire de votre Moi, qui est celle de notre Moi à tous, mériterait d'être répandue à profusion, comme tout bon petit livre. C'est simple et subtil à la fois, gracieux et touchant, vrai, humain. Tous vos souvenirs d'enfant sont exquis ; il me semblait en vous lisant entendre un Montaigne moderne.

» Merci de m'avoir convié à goûter cette saine et vivifiante nourriture. »

⁂

Ne pas croire que pour n'avoir rien noté ces derniers jours, je n'ai pris intérêt à rien.

Si j'essayais de le dire à quelqu'un, ce qui m'a intéressé, on ne le croirait pas ; mais, à moi-même, je puis bien en faire l'aveu.

Je rapportais du Laboratoire, il y a trois semaines, une tige superbe de balsamine glanduleuse : 35 centimètres environ c'était sa longueur, très grosse, très lourde, richement colorée de vert, de rouge. J'admirais son beau creux, régulièrement et largement ouvert, sans cloisonnage aux nœuds.

« Mais, me disais-je, tout cela n'est que de l'eau et va se déformer très vite en se desséchant. »

Je posai sur la cheminée de mon cabinet cette tige dépouillée de feuillage : toutes sortes de transformations allaient donc se produire… c'était donc ce que je voulais voir, et ce que j'ai vu et suivi dans le détail avec une véritable passion.

Quarante-huit heures ne s'étaient pas écoulées que déjà des rides légères apparaissaient çà et là. Diminution de poids, et puis

vint la décoloration ; le vert disparut d'abord ; le rouge près des nœuds persista plus longtemps.

Je pus suivre également la diminution du volume, le ratatinement des fibres ; je vis, jour par jour, se rétrécir le canal intérieur… Il a maintenant tout à fait disparu.

La belle et rosoyante tige n'est plus qu'une sorte de grosse paille informe, de couleur marron clair ; mais la transformation n'est pas finie.

Voilà ce qui, toute cette fin de mois, m'a tenu attentif.

Évidemment, personne ne croirait à cette sénilité d'un genre assez rare et qui, peut-être, m'est particulière. C'est le retour aux amusements de l'enfance.

Mais les miens étaient originaux : seul dans le petit jardin de la rue Saint-Hilaire, je me délectais à ce spectacle.

Chapitre XXV

Une graine qui se gonfle en terre, qui germe et grandit, un limaçon nourri dans une bouteille et que je voyais grossir ; moins que cela : un clou qui se rouillait dans un mur, des morceaux de bois qui noircissaient et pourrissaient à la pluie, des cailloux qui se couvraient de mousse, un peu d'eau s'évaporant au soleil, c'était passe-temps délicieux.

Rien donc ne restait hors d'action, tout s'agitait, s'évertuait au changement, à la métamorphose… Et je restais regardant, regardant toujours…

Certains idiots, certains aliénés, n'ont-ils pas de ces contemplations ? De très bonne heure ainsi j'appris à ne voir en toute la nature qu'agitation et vie.

Aussi combien j'eus d'incrédulité plus tard quand des professeurs, au collège, nous voulurent enseigner l'inertie de la matière !... Quelques-uns d'entre eux, cependant, m'apprirent tant d'autres choses intéressantes, mieux fondées, que je pris plaisir à leurs leçons.

Mais le côté vraiment fécond de mon instruction, je le dus à la contemplation des plus petites choses. Nul besoin de courir le monde pour y trouver des merveilles.

Voilà comment la réminiscence des divertissements de l'enfant sont aujourd'hui la réjouissance du vieillard.

Rabâchages, radotages, ramollissement, à la bonne heure ! mais cela même est de la métamorphose et de la vie ! On se sent aller doucement à sa pente. Ce que fait sur ma cheminée la tige de balsamine, je le fais, moi aussi ; c'est la loi universelle.

J'ai raconté sommairement dans la Vie des Fleurs l'histoire de ce pois planté dans un pot que je transportais partout avec moi, même auprès de mon lit, pour ne rien perdre de ses comportements, non en vue d'observations spéciales, comme l'a fait depuis Darwin ; je ne voulais que me trouver partout des compagnons de vie.

⁂

Tant et tant à noter, tant et tant à faire de réflexions depuis quelques jours, que forcément on s'abstient.

En ce moment, scènes de mardi gras mêlées aux plus lugubres tragédies.

Déchaînement risible des évêques contre la République opportuniste qui tremble et voudrait se cacher à l'idée de se séparer de sa bonne amie l'Église.

Tant de couardise, tant d'ajournements à cette séparation qu'à la fin, messieurs, la voix des évènements vous demandera, vous imposera quelque chose de plus que la séparation. (Le mot sera devenu vieux jeu.)

⁂

J'apprends aujourd'hui le nom du poisson venu du Soudan : c'est le Protoptère (Protopterus annecteus).

M. Dumeril, qui l'a élevé au Jardin-des-Plantes, l'a aussi parfaitement décrit. (Voir Brehm.)

⁂

Pris un très vif intérêt aux deux volumes de Tolstoï : La liberté dans l'école et L'école de Yasnala Poliana.

Beaucoup de choses ingénieuses, très neuves pour la Russie peut-être, mais pour nous renouvelées en partie de nos grands éducateurs Montaigne et Rabelais.

Le système de liberté dans l'école eut plusieurs tentatives en France au temps de la Révolution.

Il y eut depuis l'essai — trop entravé — de nos écoles mutuelles, de 1820 à 1825. C'était excellent ; je le sais, puisque tout enfant (à six ans) je m'y plus beaucoup, malgré mon horreur de

l'école, qui fut telle que le jour où, pour la première fois, mon père devait m'y conduire, je m'attachai moi-même à une grosse table avec des cordes dont je m'étais ligoté tout le corps.

Nombre de choses fécondes dans les deux volumes de Tolstoï porteront leurs fruits, mais à la condition que cette réforme pédagogique ne se fera pas pour nous replonger en pleine Bible.

⁂

Commencement d'année maussade, monotone en apparence, mais au fond plein de tragédies.

Grèves sourdes à Berlin, à Rome, à Paris. Guy de Maupassant en démence. Si bien équilibré ! Un garçon qui me parut, cependant, il y a cinq ou six ans, à la Bibliothèque, un peu sombre, pessimiste et trop épouvanté de l'avenir. Mais n'était-ce pas son propre avenir à lui-même dont tout son être avait le pressentiment terrible, inquiétude et trouble si bien exprimés aux premières pages du Horla, écrites, je crois, vers cette époque.

—

Relu d'anciens carnets où sont recueillies les pensées et réflexions empruntées à toute espèce de lectures.

Àces pensées des autres s'entremêlent les miennes, celles-ci par exemple :

—

Quel trésor de pouvoir rester dans un coin tout seul, sans chimères !

Volupté des coups, volupté des pleurs ! Une femme battue assemble ses commères : assises en cercle à l'écouter, toutes pleurent et partent de là pour aller se faire battre par leurs maris.

Heureux Chinois ! ils avaient inventé la poudre et n'en savaient faire que des feux d'artifice !

Qu'est-ce que la volonté chez l'homme ? Est-ce une liberté ?

— Point de liberté en ce monde, tout est enchaîné à tout.

Le chef-d'œuvre est qu'on se sente libre.

⁂

L'Église est une institution internationale.

Les Maisons royales et princières ne sont pas autre chose. Pourquoi les peuples ne formeraient-ils pas, eux aussi, une grande internationalité ?

Chapitre XXVI

En de certains temps, les hommes paraissent si méprisables, que si l'on était la Peste, on s'en donnerait à cœur joie de leur destruction.

⁂

Si, comme on l'assure, la volonté est en nous une résultante de toutes tes forces de notre organisme combinées avec les forces du monde, pourquoi le résultat de la vie universelle ne s'appellerait-

il pas volonté de l'univers, et pourquoi, en cette volonté supérieure, ne verrait-on pas Dieu ?

⁂

La plainte des prophètes devient quelquefois chez Isaïe, chez Ézéchiel, un hurlement de bête fauve, cri de rage et malédiction.

Jérémie lui-même, qui paraît moins cru, moins âcre, s'écrie, en parlant des Gentils, c'est-à-dire des peuples étrangers à la juiverie :

Tu les as plantés et ils ont pris racine ; ils croissent et ils portent des fruits… Toi, Jéhovah… mène-les égorger comme des moutons, marque-les pour le jour de la tuerie… »

Cette haine juive, perpétuée dans les âges chrétiens, nous la retrouvons chez Dante, lorsqu'il s'écrie :

O Signor mio, quando saro io lieto
A veder la Vendetta !

Chez Bossuet lorsqu'il applaudit plein de joie aux massacres des protestants…

Ces impitoyables colères juives, sans apaisement, sans pitié, sans raison, on les a retrouvées aux plus sombres jours de notre histoire, et peut-être les reverra-t-on, tant cette bourgeoisie directrice et souveraine actuelle du monde peut attirer de sans-pitié sur elle par son sans-pitié pour les malheureux qu'elle écrase !

Rousseau avait remis cette étroitesse juive au cœur de quelques sectaires, à l'heure où se préparait une Révolution ré-

conciliatrice que d'aveugles et cruelles résistances rendirent exterminatrice.

⁂

N'en aurons-nous pas bientôt assez, de cette littérature fulgurante, de ces poésies à coup de tonnerre ?

Ces œuvres charlatanesques n'ont d'autre but que d'arrêter tout net la réflexion, d'écraser la pensée sous le miracle du seigneur poète.

Ces effets bibliques, contraires au bon sens, à la raison, sont en opposition parfaite avec le génie français, qui se compose essentiellement de simplicité et de bonne foi.

⁂

— De quoi nous mourons ?

— De n'avoir pas su donner la fessée à toute cette littérature, à toute cette poésie.

— Et que veux-tu que j'en fasse, de tes vers, imbécile, s'ils ne peuvent que m'attrister, m'écœurer, m'affoler, me désorienter ? Garde ton poison, quelle qu'en soit la saveur, amère ou mielleuse.

⁂

Mouvement ouvrier, agitations socialistes, crise, métamorphose universelle..., croyances, mœurs, conditions d'existence en voie de transformation, cris de détresse, cris d'espérance..., lueurs à l'horizon (incendie ou soleil levant ?), naïveté ouvrière, hypocrisie bourgeoise, ébranlement, déchirement de la

conscience humaine, souffles de renouveau passent comme un frisson sur le monde.

Mais combien les générations actuelles sont mal préparées à ce qui pourrait être la fin de ce chaos. Nouvelle alliance, fédération des peuples, jubilé immense, pardon général, entrée d'ensemble dans un nouvel ordre social…

Chapitre XXVII

Visite de G. Pouchet, qui me fait grand plaisir. Nous causons de son prochain voyage en Islande et puis du volume Labèche dont il a si bien parlé dans le Siècle, et puis de l'ouvrage de Paul Regnard : La Vie dans les eaux. Cette visite me fit toute la soirée penser au fameux voyage de 1856, fait avec son père et avec lui en Suisse, dans la Forêt-Noire, en plein mois de janvier.

Je m'étonne de retrouver dans mes productions littéraires si peu de traces de ce voyage. Quelques bribes dans Renaissance, reproduites dans Carlu. C'est tout.

Ce voyage fut pourtant un grand évènement dans ma vie. C'est la seule fois que je sois sorti de France.

⁂

Dumesnil m'engage à lire, et je lis, dans la Revue scientifique, un article sur les Conditions sanitaires en France. Cet article, signé Leduc, met en évidence ce que fut le Moyen-Âge et ce que nous devons à l'Église : la puanteur, la vermine, la peste, l'abrutissement.

L'Église détruit tout ressort moral, fait des monstres, nous déforme en crétins et dit hypocritement : Voilà l'homme !

Ah ! mensonge ! mensonge !

L'heure ne viendra-t-elle pas d'en finir ?

Le fond, le dessous des masses populaires, paraît sentir que cette heure est venue ; mais tout le dessus, perdu de science fausse, empoisonné par ses pions, ses pionnes, ses beaux diseurs, troublé d'esprit par une littérature imbécile, hésite, recule, chancelle, balbutie, ne peut dire oui ni non et n'ose se séparer de la peste.

Le Moyen-Âge, l'Église ne nous ont-ils pas été bénévolement dépeints sous des poétiques couleurs et par Hugo et par Michelet (hélas !) qui crut, en écrivant son troisième volume de l'Histoire de France (saint Louis), trouver à l'Église son beau siècle ?

Les souvenirs populaires, qui sont toujours un document vrai, eussent pu le tenir en garde ; mais il préféra les chroniques, les parchemins, les vieux registres.

Malheureusement, parmi ces registres, il ne connut pas celui de l'archevêque de Rouen, Eudes Rigaud, ami et conseiller du vieux roi. Celui-là ne peut être suspect. Après une visite attentive à tous les presbytères de son diocèse, il nous les décrit, et ce n'étaient que lupanars, maisons de débauche, d'abominables trafics, curés entourés de concubines, de bâtards, d'ivrognes, de maris cherchant à se venger et qu'on expédie au loin, de filles volées ou payées à leurs mères.

Chapitre XXVIII

Beaucoup sont désignés dans le latin de l'archevêque, comme celui-ci par exemple : Notatus de ebriositate, vendit vinum suum et inebriat parrochinos moos.

« Il saoûle ses paroissiens. »

Et cet autre :

Frequentat tabernas et potat ad garsoit.

« Hante les cabarets, boit et s'emplit jusqu'au gavion : ad grasoit. »

Quant à leur science, beaucoup ne savent ni lire, ni chanter, incapables de dire leur messe, et ne la disant pas : nec scit celebrare mirsam.

C'est l'archevêque qui le constate. Aussi ne le voit-on guère à l'église : non residet bene in ecclesia, vadit cum niso super pagnum ubi vull. « Il va l'épervier sur le poing partout où il veut. »

Mais à Sainte-Austreberthe, Eudes Rigaud rencontre un bien joli ermite : habet in heremo suo duas moniales secum : « Deux nonnettes dans son ermitage. »

Toute cette histoire était écrite non pas seulement dans la mémoire de Rigaud, mais dans les entrailles de la France. Michelet eût pu l'y retrouver.

Plus tard, en effet, il soupçonna que là était la vraie chronique, la chronique vivante, et sut en tenir compte pour son histoire de la Révolution.

⁂

L'article de M. Leduc, sur les Conditions sanitaires de la France me fait songer à quelques détails de l'histoire de Jeanne Darc, omis par tous les historiens : c'est que la pauvre fille avait des poux et sentait mauvais comme les religieuses qui, maintenant encore, empêchées par leurs statuts, ne se lavent jamais, source de puanteur et de contagion dans les hôpitaux ; l'hygiène seule suffirait à les en faire chasser.

Jeanne avait donc des poux, mais tous ses contemporains en avaient ! Tenue en malpropreté par l'Église (voir Leduc), l'Europe entière, jusqu'au-delà du dix-septième siècle, fut une immense pouillerie. En mille ans, pas un bain !...

Et Sa Majesté très chrétienne Louis le Grand n'en prit jamais.

Dans les collèges, sous son règne, maîtres et disciples étaient mangés par la vermine. David Ferrand (Muse normande) fait dire à un écolier des jésuites, écrivant à sa famille :

Je suis incommodey des poux et des punaises
Mais j'endure chela, ce sont fleurs d'écolier.

L'épouillage mutuel était chez les jésuites l'amusette ordinaire, et puis, de l'un à l'autre, ils se faisaient de gentils échanges. « Il n'a pas quatre poux qu'il ne m'en donne deux. » (David Ferrand.)

⁂

À Londres, clubs radicaux, associations ouvrières, préparent pour le 1 mai une manifestation importante. La police permet d'élever douze tribunes dans Hyde Park.

⁂

Journaux réactionnaires risiblement occupés à figer le sang de leur clientèle.

Menaces pour le 1 mai de cataclysmes inouïs, universels, sans espoir de trouver au monde un coin pour se cacher ; émigration impossible ailleurs que dans la lune.

Les bien-pensants en concluent que toute l'attention doit se porter sur le péril social, et non sur le prétendu péril clérical, dont ils conseillent de ne plus parler.

Quant aux opportunistes, ils vont, à les entendre, sauver le monde, et ça irait tout seul, si les radicaux n'étaient là qui voudraient bien, eux aussi, avoir part au sauvetage.

⁂

Repensant aux colères juives, je me répète qu'aucune nation n'a cultivé la haine comme la nation juive, devenue la fin, par cela même, odieuse à tous les peuples.

Israël ne voulait que détruire la gentilité, c'est-à-dire le monde entier, par la guerre, par la trahison, par tous les impurs trafics.

La Bible cependant, leur haineuse Bible, est devenue livre universel d'enseignement et d'empoisonnement populaire. La Société biblique, il y a plusieurs années déjà, se vantait de l'avoir disséminée par toute la terre, imprimée en 169 langues, au nombre de 46,000,000 d'exemplaires.

Voilà une des œuvres les plus considérables et les plus récentes du protestantisme. Recul épouvantable. Le signal en fut

donné en face même de notre belle Renaissance italienne et française par ces cerveaux étroits, Luther et Calvin.

Sans ce premier recul, aurait-on vu chez nous, au temps même de Voltaire et de Diderot, le Genevois Rousseau nous refouler jusque par delà le Nouveau Testament ?

Et qu'aurait été le Nouveau Testament, sinon une tentative d'adoucissement aux prophètes de malheur ?

Chapitre XXIX

Plus tard, deux cents ans plus tard, Voltaire (grand cœur et clairvoyant esprit) trouvait encore devant lui à déchirer et à flétrir le livre des vengeances insensées. Elle était donc à reprendre, en l'élargissant, l'œuvre de Tolérance.

Le protestantisme n'aurait-il pas été l'une des grandes fautes et l'un des plus grands malheurs de l'humanité ? Ou bien, ces sentiments de haine, d'inclémence éternelle (comme celle de Jéhovah) seraient-ils l'apanage inséparable de notre triste espèce ? Cela rangerait l'homme au-dessous de toute l'animalité.

Les lions, les tigres, les crocodiles ne pourraient sans horreur entendre le chant de nos psaumes.

⁂

Voici cependant les événements dont nous entretiennent les journaux :

En Belgique, 200 ouvriers écrasés, brûlés dans une mine ;

En Italie, le Gouvernement obéré passe pour faire de la fausse monnaie ;

En Angleterre, 400,000 ouvriers mineurs en grève, comme ils l'avaient promis.

En France, petits essais de dynamite en plein Paris.

De plus en plus, préparatifs d'agitation universelle.

⁂

Malheureusement, te voilà bien vieux !

— Parce qu'on est vieux, tout n'est pas perdu ; la vieillesse peut trouver à la vie sa part délicieuse et même des plaisirs nouveaux : apaisement, calme, sérénité, heures de pensée haute, clairvoyante et pure.

⁂

On sent dans l'air, autour de soi, partout, comme l'incubation immense d'un monde prêt à naître.

Je pense au vers de Virgile (IV églogue) : Magnus ab integro… annonçant un nouvel ordre de choses, et qui, jadis, me faisait adresser à l'ami Eugène Manchon de si étonnants commentaires.

C'était le temps où l'excellent garçon, étudiant en droit à Paris, nous divertissait avec ses préludes au Livre des peuples, projet de Code universel qui, dès les premiers articles, devait prescrire le vœu de chasteté et de célibat absolu ; il s'agissait de préparer sans violence, et par un sacrifice volontaire, la fin d'un monde où la perversion avait tout envahi…

Hélas ! voilà — déjà — quatre ans que Manchon mourait, avocat estimé, conseiller général et pauvre, après épuisement de deux fortunes en services rendus. Très loyal, mais très décousu en politique, mêlant son catholicisme traditionnel et de famille à toutes les aspirations républicaines, socialistes et même anarchistes. Enthousiaste de Delécluze, parlant avec éloge d'Élisée Reclus et le louant à propos du mariage libre, il sut mériter pourtant que l'ancien premier président de la Cour de Bourges, L. Boivin-Champeaux, notre camarade du Lycée de Rouen, écrivit, un peu après sa mort, dans une lettre à Dumesnil :

« C'est par les journaux que j'ai appris la mort de mon vieil ami de la Feuillie, Eugène Manchon. Le discours prononcé sur sa tombe, par le bâtonnier de l'Ordre, n'a fait que lui rendre justice. Son souvenir est celui d'une des figures les plus personnelles, les plus originales, les moins coulées dans le moule commun, que j'aie jamais connues. Une conviction était chez lui une forteresse ; rien ne pouvait l'en faire sortir, ni respect humain, ni discipline de parti, ni appréhension de conséquences. »

Chapitre XXX

Le meilleur des révolutions se fait sans la participation des révolutionnaires, souvent à leur insu.

Kropotkine en donne un exemple parfait dans l'histoire de ces intelligents et laborieux jardiniers qui, depuis trente ans, ont absolument révolutionné les arts de culture et par suite modifié les conditions de la propriété foncière.

Cette révolution sans révolutionnaires, je l'ai signalée cent fois dans les Labèche ; mais, dans nos provinces hébétées, à qui faire entendre une vérité un peu nouvelle ?

Tous ceux qui, de leur coin, l'ont essayé, n'ont rencontré qu'inattention, indifférence, oubli.

À Rouen, au commencement de ce siècle, Noël de la Morinière, Brémontier et, depuis eux, F.-A. Pouchet, nous en offrent une suffisante preuve.

Noël de la Morinière, ses écrits, ses travaux, ses recherches en histoire naturelle, sa monographie de l'éperlan, ses expéditions, ses voyages pour l'étude de la baleine, sa mort dans les mers glaciales… à tout cela l'oubli…

Brémontier, ses observations si curieuses des dunes, sur le mouvement des flots, etc. ; qui s'en souvient ? qui en parle ?

Les travaux de Pouchet sur l'ovulation et sur les générations spontanées (auxquelles on reviendra un jour sans même rappeler peut-être le nom du pauvre savant provincial), ses observations, ses expériences si nouvelles sur la membrane proligère, qui s'en souvient aujourd'hui ?

Mais le plus oublié de tous, n'est-ce pas Boutigny, d'Évreux, auquel pourtant on doit de si curieuses observations et un si beau livre : Études sur les corps à l'état sphéroïdal.

J'en extrais ces lignes :

L'équilibre n'existe nulle part, ni dans le monde physique, ni dans le monde moral ; il tend partout à s'établir, mais tout lui ré-

siste. L'équilibre, ce serait la mort, non pas la mort telle que nous la connaissons, mais la mort réelle, c'est-à-dire le repos absolu.

⁂

La mort est un acte essentiel de la vie.

En aucun de ses phénomènes la vie ne se montre plus énergique, plus puissante, plus souveraine.

La mort est une de ses plus hardies et de ses plus triomphantes métamorphoses.

Eh ! vraiment, voudrais-tu, dans l'immense et remuante nature, voudrais-tu, petite vibration, petite étincelle, rester toute seule, pour toute l'éternité, même son, même lueur à jamais immuable ? C'est impossible, tout se modifiant sans cesse autour de toi, et toi-même n'étant, ne pouvant être qu'une concordance avec le tout.

Ce phénomène splendide de la mort n'est que la rentrée en communication intime avec l'âme infinie dont vous n'étiez qu'en apparence détachés.

Les religions du passé entretenaient, cultivaient dans nos cerveaux la peur de la mort. Le christianisme au Moyen-Âge a-t-il assez abusé du cimetière, assez joué du squelette ? Certains cimetières (notamment celui de Saint-Maclou, à Rouen) n'offrent de la mort qu'une mise en scène cyniquement burlesque.

Mais on aura vu, de nos jours, la mort changer de caractère. Lamennais, expirant, ne l'a-t-il pas pressenti ?

« Ce sont les bons moments. »

⁂

« … J'espère toujours qu'il n'arrivera rien, parce qu'on attend trop de choses… »

C'est un mot de M de Sévigné (4 juin 1675).

⁂

François Leblanc, le vieux poète de Monville, m'apportait il y a quelques jours la copie, que depuis longtemps je lui demandais pour la Bibliothèque, de son volume manuscrit : Monville en 1848.

Je l'ai relu et me suis particulièrement intéressé au procès de Caen ; mais dès les premières pages, un peu enfantines pourtant, j'étais heureux de retrouver exposés avec exactitude et bonne foi quelques-uns des faits de cette époque déjà lointaine.

Quels échantillons de la bêtise bourgeoise, du néant de ces conservateurs de la Religion, de la Famille, de la Morale et de la Propriété.

F. Leblanc parle très bien de l'inoubliable 23 avril, jour de l'élection et jour de Pâques, où nous vîmes si gaiement l'église supprimer la grand'-messe pour permettre aux électeurs d'aller voter au canton tous ensemble, et pour que les curés eux-mêmes n'y manquassent pas… Quelques-uns marchaient en tête, et la foule, en plusieurs endroits, prit l'aspect d'une procession.

Le temps était superbe et nous eûmes au Tot le très joli spectacle des sept cents électeurs de Monville se rendant à Clères, avec drapeaux et musique. Levallois, encore collégien, était justement à passer à la maison ses jours de vacances.

Nous allâmes, mon père et moi, voter, et l'on nous retint au scrutin, dont le dépouillement dura tout le soir, toute la nuit et toute la matinée.

Nous y restâmes sans broncher ; c'est la seule nuit de ma vie passée sans interruption au travail.

Cette soirée, cette nuit, cette matinée employées au dépouillement d'un scrutin, du reste assez compliqué, auront été comme action le fait capital de ma carrière politique. J'ai donné depuis à la politique bien des pensées, peut-être bien des paroles vaines, mais jamais plus je ne m'y suis mêlé d'action, et je doute que personne au monde s'en soit plus que moi tenu à l'écart.

Depuis cette élection, depuis celle du premier Président de la République, où mon père et moi votâmes pour Lamartine, je m'en suis toujours tenu au bulletin blanc et même à l'abstention. Manquement au devoir peut-être, mais dont un grand dégoût fut le point de départ.

Nous avions pris très au sérieux, mon père et moi, ce premier essai du suffrage universel. On votait au scrutin de liste et l'on avait sur chaque bulletin dix-neuf noms à écrire. Après quinze jours de recherches, de renseignements demandés à tous, nous ne jugeâmes acceptables que onze des candidats portés sur les différentes listes.

Nous bornâmes notre vote à ces onze candidats choisis avec tant de soin.

Joliment renseignés que nous étions ! il se trouva parmi ces onze un repris de justice. Ce candidat obtint d'ailleurs la majorité et fut élu, pour se voir immédiatement exclu de l'Assemblée.

Oh ! quels cris poussés par les 600 honorables quand ils apprirent (ô ciel !) qu'il y avait parmi eux un voleur !

D'autres souvenirs me reviennent à la lecture du manuscrit Leblanc : et le médecin Châtel, sur son grand cheval, traversant au galop les villages effrayés ! et le petit père Chesneau, maire de Monville au plus fort de la crise, président du Club démocratique, si cocasse, si loquace et pourtant si bonhomme !

L'épisode m'était resté très présent des soldats appelés de Rouen au secours de Monville, qui se croyait en insurrection, et où tout le monde avait peur de tout le monde.

Heureusement les soldats, très gentils, ne tardèrent pas à rassurer les Monvillais, et particulièrement les Monvillaises.

Leblanc termine l'amusante histoire par un chapitre gaillardement intitulé :

Repopulation de Monville.

Bonne peinture de la bourgeoisie boutiquière en ces temps manchonniens.

C'est ici cependant l'occasion de ne pas oublier qu'Eugène Manchon, avec beaucoup de courage et de talent, défendit quelques-uns des accusés de Caen, et que son succès, qui fit sa réputation, le lança pour toujours dans la politique, sans qu'il y ait compromis jamais sa loyauté.

⁂

Un article de Georges Pouchet : La forme et la vie (Revue des Deux-Mondes), m'a vivement intéressé.

Question des générations spontanées posée aujourd'hui autrement qu'au temps de son père.

G. Pouchet me disait, il y a quelques années, un mot que je ne compris pas aussi clairement qu'aujourd'hui :

« La forme est héréditaire. »

D'où l'on conclut que des êtres nouveaux amenés à la vie n'étant, par leur origine, héritiers de personne, ne peuvent ressembler à personne, et qu'ils doivent commencer, comme a commencé toute vie, par une sorte de protoplasme fluide et informe.

Ainsi, vieil ami Pouchet, dans ta tentative passionnée de créer des microzoaires, à formes déjà précises, tu n'apparaîtrais à l'avenir que comme un continuateur attardé des Raymond Lulle, des Nicolas Flamel, des Paracelse ; et, dès aujourd'hui nous n'aurions à voir en toi que le dernier des alchimistes !

Possible et très possible qu'à la formation des moindres microbes, il faille la longue, l'infinie préparation ancestrale ; mais il n'en reste pas moins aux hétérogénistes futurs à reprendre, pour en continuer l'étude, les phénomènes primordiaux que crut entrevoir F.-A. Pouchet dans la membrane proligère, sorte de placenta si étrange !

Chapitre XXXI

Je me suis expliqué, ces derniers temps, la moralité certainement supérieure des paysans d'autrefois comparés à ceux d'aujourd'hui. La Grande Révolution, encore peu éloignée, avait, en ren-

dant l'espérance aux humiliés de vingt siècles, relevé chez eux le courage et la dignité. Ils se sentaient sur le point de devenir hommes, au moins par leurs enfants ; cela leur en faisait prendre la bonne tenue.

Les deux règnes cafards de la Restauration avaient peut-être un peu amoindri ces bons effets, mais l'espoir restait, et 1830 l'avait ravivé.

Pour détruire cette élévation de l'âme populaire, il a fallu cinquante ans de bourgeoisisme, d'empoisonnement moral, de folie inoculée par un travail écrasant, par l'alcool, par les livres d'église, etc.

Voilà pourquoi, ces heureux paysans de 1842, je ne les retrouverais plus aujourd'hui et ne pourrais plus les montrer à Michelet écrivant son livre : Le peuple, comme je les lui montrais alors…

⁂

Paul a rencontré, à Troyes, des apiculteurs qui, s'inspirant de la doctrine darwinienne, arrivent à perfectionner en longueur la langue des abeilles.

⁂

Lu ces jour-ci, avec grand plaisir, le livre sur Lamennais, récemment publié par Spuller.

L'auteur des Paroles d'un croyant, autrefois réprouvé par l'Église, se trouve avoir été, nous dit-on, le prophète du mouvement tenté par le pape actuel.

L'œuvre de Lamennais est finie et celle du pape ne durera guère ; mais un puissant pamphlétaire nous reste en Lamennais.

Combien haut il s'élève en religion au-dessus des tentatives papales, et, comme écrivain, au-dessus de tous nos artistes en style !... Ce que la conviction ajoute au talent, nous en avons un bel exemple...

C'est un de mes bons souvenirs d'avoir, au temps de sa célébrité, vu chez lui plusieurs fois, avec Michelet et Dumesnil, cet austère et vaillant défenseur d'une grande cause perdue.

⁂

Singularité très heureuse de ma chétive autobiographie d'y voir apparaître si naturellement et comme d'elles-mêmes quelques-unes des plus éclatantes illustrations de ce temps !

Le mariage de Dumesnil avec Adèle Michelet commença ces relations auxquelles je n'eusse jamais essayé d'atteindre.

Je connus aussi Edgar Quinet, Adam Mickiewicz, François Arago, Lamennais, Béranger, le docteur Serres, Dargaud, Ch. Alexandre, François Génin, Préault, l'acteur Samson, de la Comédie-Française, le peintre Couture, Paul Huet, Fauvety, Ch. Lemonnier, Eugène Pelletan, Deschanel, Armand Lévy, jusqu'au docteur Hahnemann, créateur de l'homœopathie, et jusqu'au trop célèbre bibliophile Libri, que je vis en visite chez Michelet, rue des Postes. Aussi je connus le jeune ménage de Gerando Teleki et tout de suite commença cette amitié qui dure encore après cinquante ans avec les enfants et la veuve. Auguste de Gerando, malheureusement, fut emporté dès 1849, dans la lutte nationale des Hongrois contre l'Autriche.

Par son second mariage avec Louise Reclus, Dumesnil devait nous préparer d'autres relations également célèbres, ou plutôt, en ce temps-là, destinées à le devenir : Élie, Élisée Reclus, etc.

Combien de choses rendues pour moi plus faciles sans que, de ma personne, j'y fusse pour rien, ou du moins pour pas grand'chose.

Chapitre XXXII

En grandeur, en variété, en inattendu, combien la vie est supérieure à tout ce qu'on en pourrait dire ? je le comprends mieux chaque jour ; de là, les interruptions dans ces notes de moins en moins quotidiennes.

⁂

— Si la matière n'est pas infinie, où finit-elle ?

— Mais si la matière est infinie, où placer Dieu ? où placer l'âme ?

— Ni à côté, ni au-dessus, ni même en dessous ; mais quel malheur à cela, chers amis, si la matière nous redonne plus et mieux que tant de petites imaginations sur Dieu, sur l'âme ?

Matière et vie nous rendront, nous ont déjà rendu au-delà de ce que l'enfance philosophique du monde avait rêvé ou pressenti.

L'éternité, l'ubiquité de vie, de puissance d'action imaginées en Dieu, la Matière ne vous les rend-elle pas ? Matière autrefois

si dédaignée, aujourd'hui si glorieuse et destinée à le devenir toujours plus !

⁂

Attachez-vous à la queue de la comète la plus effrénée, laissez-vous emporter, allez, allez… Jamais vous ne trouverez l'en-dehors de cette matière éternelle, infinie, conservatrice et transformatrice d'elle-même, sensible de toutes les sensibilités, pensante et voulante, souverainement, irrésistiblement voulante…

Eh quoi, ces phénomènes de la pensée et du vouloir ne sont-ils pas en vous ?… Pourquoi ne seraient-ils qu'en vous ?

Est-il bien sûr que qui dit Matière ne dise pas esprit, ne dise pas âme, univers, Dieu ? Chaque jour, au bout de vos télescopes, de vos microscopes et dans vos creusets d'analyse, que voyez-vous s'épanouir, sinon les splendeurs de la matière ?

Les hypothèses ont pris fin. Hypotheses non fingo (Newton), la matière divine se révèle en sa radieuse et sublime réalité.

Ô Matière, « Voulez-le, ne le voulez pas, comme dit Bossuet, l'éternité vous est assurée ». Pulvis es… Poussière, mais poussière-âme et poussière-vie.

⁂

« Que serait un Dieu qui n'agirait que du dehors, qui du doigt ferait courir l'univers dans son orbite ? Il lui sied mieux de mouvoir le monde du dedans, de s'enfermer dans la nature, pour que tout ce qui vit, tout ce qui existe dans le monde sente toujours présentes l'énergie divine, l'âme divine. »

(Gœthe, Dieu et le Monde.)

⁂

S'il était possible d'en vouloir à quelqu'un pour ses opinions philosophiques, j'en voudrais à Descartes d'avoir repris et renouvelé cette dualité : Esprit, Matière, et d'avoir ainsi divisé le grand Un.

Mais, comment ne pas conserver le respect à ce grand homme pour la dignité de sa vie ?

D'ailleurs, parmi les vivants, la plus parfaite dignité morale qu'il m'ait été donné d'apprécier, n'était-ce pas un spiritualiste, un âmiste, un déiste ? et cet âmiste, quel ami ce fut ! quel homme juste et bon !

Mais, en dignité morale, quelqu'un effacera-t-il jamais Spinoza, ce prétendu athée, l'une des âmes les plus religieuses qu'il y ait eues ?

⁂

Un médecin du Havre prétend avoir guéri de verrues aux mains, par suggestion, un enfant de treize ans. Pour simulacre de traitement, un léger bassinage à l'eau bleue, avec appel suggestif chez l'enfant à la volonté de guérir.

Cette histoire me remet en mémoire un souvenir personnel.

Vers 1822, lorsque nous habitions encore la rue Saint-Hilaire, c'est-à-dire n'ayant pas encore sept ans, une grosse verrue me poussa sur la main. Souvent je l'attrapais en jouant et demandais qu'on m'en débarrassât. La boulangère d'en face, une belle

femme pleine de vie et dont les grands yeux noirs, sous un avenant bonnet de paysanne, semblaient lancer la flamme, me dit un jour :

— Attends, je vais te guérir !

Elle me prit la main, appliqua sur le bobo l'intérieur cotonneux d'une gousse de grosse fève, et comme c'était le soir, on me coucha. Le lendemain, au réveil, je trouvai la verrue dans le lit et ma main parfaitement intacte.

⁂

Dumesnil m'envoie quelques extraits des leçons de M. Metchnikof, chef de service à l'Institut Pasteur, sur la pathologie comparée de l'inflammation.

Je ne suis pas sûr d'avoir bien compris, n'ayant point assez les connaissances techniques ; mais, compris ou non, le livre me paraît d'intérêt capital ; je suis d'ailleurs de ceux qui aimeraient savoir notre organisme bien ordonné. L'aphorisme d'Hippocrate (est-il d'Hippocrate ?), natura medicatrix, me restait présent devant cette lecture.

Grande joie. Je n'en dormais pas cette nuit — moi qui dors toujours si bien — à me persuader une fois de plus que toute matière, notamment toute matière animale, pense, délibère, etc., etc.

Non, toute intelligence chez l'animal ne se concentre pas au cerveau. Estomac, intestin, etc., n'ont-ils pas leur part d'intellect ? Oserait-on dire que la matrice, chez la femme, est dépourvue de clairvoyance pendant l'accouchement ?

Jusqu'en ses parties les moins nobles (si toutes ne sont pas nobles), avec quel art l'organisme sait rejeter tout corps étranger !

Descendons à la matière en apparence la plus inerte, mettons au feu un morceau de charbon de terre et voyons.

Patients atomes qui, depuis des centaines de mille ans, attendaient endormis dans ce charbon, les voilà qui, subitement éveillés, retrouvent les éléments amis, s'éclairent, s'échauffent, nous échauffent nous-mêmes dans la joie de leurs unions et mariages. Les voyez-vous s'embrasser, s'embraser, fondre l'un dans l'autre, se féconder, former de nouveaux corps ?

Ces joies de la matière n'est-ce pas notre vie ? Nous voulons être esprit ; le sommes-nous plus que cette matière enflammée, radieuse ?

Combien nos sciences se sont stérilisées avec leur distinction d'esprit et de matière !...

⁂

Depuis plusieurs jours, aux bonnes heures, le soleil brille comme en été. Dumesnil m'écrit qu'il en profite pour de réconfortantes promenades et je me rappelle avec délices mes courses d'autrefois, en plein hiver, dans les bois du Tot, de Clères, de Mont-Cauvaire, de Cordelleville et du Rombosc.

⁂

Je suis à lire quelques chapitres du livre d'Armand Perrier : Les Colonies animales.

Ce livre très intéressant quoique trop gros, réveille je ne sais comment les rêveries de mon enfance, lorsque, dans le petit jardin de la rue Saint-Hilaire, je regardais si curieusement vivre les plantes et les bêtes…

Toute mon existence n'a été que la prolongation des rêveries d'alors, n'ayant jamais pu secouer les habitudes cérébrales prises à cet âge de me livrer à une sorte de demi-ivresse ; c'était le besoin sinon de comprendre la vie, au moins de l'admirer, de l'adorer. C'était comme une prière éternelle, non pas prière de demande et de supplication, mais plutôt action de grâce. Je sentais ou croyais sentir en ce monde des éléments de bonté, de providence, et je remerciai…

Ainsi devait se passer ma vie.

Au Tot, où j'eus après la mort de mon père à diriger le moulin, l'état rêveur persista, s'édifia, se nourrissant des faits de nature observés dans les prés, dans les bois, au bord des ruisseaux. Jamais, cependant, je ne sus m'astreindre à scruter scientifiquement cette nature aimée. Aussi, en aucune partie des connaissances humaines n'ai-je rencontré chez personne une ignorance égale à la mienne.

Du côté des arts, même lacune ; ni musique, ni dessin ; je n'ai même jamais su danser. Une incapacité étonnante en est résultée, mais aussi une très grande liberté de penser. En beaucoup de points, j'ai vu plus clair que de plus instruits.

De tous les enfants de ce temps, je dois avoir été seul a n'apprendre que par le fait lui-même la métamorphose des insectes, et non par la lecture ou les leçons d'un maître.

Élevant toutes sortes de bestioles (j'ai raconté cela dans La vie des fleurs), j'eus la stupéfaction de voir la chenille se changer en chrysalide, en papillon.

Le saisissement, l'émotion que j'en éprouvais ne sont pas encore complètement calmés ; ces jours-ci je les retrouvais en lisant le petit livre de John Lubbock : Métamorphoses des insectes. Je les retrouvais à la lecture du livre de Perrier : Les colonies animales.

⁂

Je voudrais dire l'influence de certaines heures vécues sans aventures, sans évènements, qu'on puisse avec quelque précision se rappeler à soi-même.

Par un beau jour d'été, parti du Tot la canne à la main, j'allai par les bois d'Enceaumeville vers le vallon solitaire et sauvage appelé la Vallée de misère. Cette vallée de misère s'était, avec le temps, changée en un très joli sentier.

Je sortis du bois ; je m'assis sur le coteau en contemplation du paysage ; puis à l'ombre chaude de grands coudriers, je m'étendis sur le dos, ayant au-dessus de ma tête le léger feuillage, autour et tout près de moi, sur moi, sous moi, fleurs et gazon parfumés. Les moucherons, les oiseaux et leurs chants se mêlaient au concert des eaux et du vent. Hautbois, flûtes, flageolets, timbales, tout était chant, tout était danse, tout était vie. On eût pu me croire endormi : c'était au contraire éveil et vibration de tout moi-même.

Et ce fut un de mes beaux jours. Je venais de goûter à la richesse des gueux sortant de leur taudis pour aller s'étendre au

soleil.

⁂

J'étais heureux dernièrement d'entendre Paul, à son cours de chimie, parler de l'unité de la Matière.

L'hypothèse des corps simples différents les uns des autres semble aujourd'hui devenue insuffisante.

La Matière nous apparaissant une, tout ce qu'elle produit de phénomènes physiques, chimiques, physiologiques, etc., etc., ne serait que manifestations diverses d'une même force, d'une même vie.

Et pourquoi pas d'une même âme ?

J'ai dû écrire quelque part qu'il me déplaît également d'être appelé ou matérialiste ou spiritualiste.

— Eh bien ! que suis-je donc ?

— Uniste… puisqu'il faut être quelque chose.

⁂

Toutes les nationalités s'affaissent, mais voici que grandit le seigneur Monde !

⁂

La société actuelle évidemment s'écroule : qui s'en soucie ! Chacun n'est-il pas aveuglé par ses écroulements personnels ?

Mais si tout périt, on sent au fond de tout palpiter un espoir.

Serait-ce encore un leurre ?

Projets, comme si nous étions à l'aurore de la vie !

Eh ! vraiment, la vie n'est-elle pas une éternelle aurore ?

⁂

Henri IV chantait :

Viens, aurore,
Je t'implore,
Je suis gai quand je te voi.

Il avait raison, étant lui-même une aurore, aurore de la libre conscience, signal donné par lui d'une grande fin de siècle (édit de Nantes).

En revanche, quelle fin de siècle honteuse devait se préparer Louis XIV par la révocation de cet édit ?

Alternance curieuse en ces quatre fins de siècles :

⁂

Jean Macé vient de publier son petit livre : Philosophie de poche, dans lequel beaucoup de choses me font grand plaisir. Je l'en ai vivement remercié et félicité.

Je sens les critiques qu'on en pourrait faire et qu'on en fera.

— Philosophie de sénateur ! et puis, trop de bondieuserie.

Chapitre XXXIII

Jean Macé, qui fut toute sa vie professeur de jeunes filles, n'a rien tant à cœur que de ne pas enlever aux chères fillettes leur petit Bondieu ; et sans doute, c'est respectable ; mais le petit Bondieu des âges primitifs, des petites philosophies enfantines, voilà précisément le hic.

C'est cette idée qu'on ne peut plus supporter, idée enfantine d'un constructeur et directeur des choses.

Le monde lui-même s'est révélé constructeur, constructeur éternel, tout-puissant, infini dans le grand, infini dans le petit, intelligent dans ses moindres atomes, et, nous devons l'espérer, connaissant la justice, la bonté, la grâce, qui a son reflet partout dans la nature.

Si nous savions mieux combien est belle la matière, c'en serait fini, absolument fini, de toutes nos anciennes philosophies. Le temps est venu de se sentir mieux que spiritualiste.

⁂

Après plusieurs jours d'un froid excessif, le temps se remet à la douceur, mais les hommes ne s'y remettent guère.

Le soleil brille avec une grâce printanière. Pas un nuage, pas un souffle hostile. La sève dort dans les arbres, mais on sent à je ne sais quoi le réveil ; il est dans la lumière, dans la température, dans la pureté du ciel, dans la brise doucement caressante. La nature, avec ses mystères divins de vie et d'immortalité, est toujours belle, toujours fortifiante.

⁂

Les circonstances actuelles sont si émouvantes, si nouvelles, si pathétiques, qu'on en est soi-même profondément renouvelé, agrandi de pensée et vivifié, même lorsqu'on sent la vieillesse vous saisir à la gorge, vous ligaturer de ses bandelettes, vous laisser chaque jour moins d'action et de plus en plus vous diminuer la lumière, l'ouïe, l'intelligence.

⁂

Je suis d'ailleurs depuis plusieurs mois, à relever, à classer, souvent même à brûler de vieilles lettres et brouillons de lettres ; mais trop souvent aussi le cœur me manque pour cette destruction.

Quelques-unes de mes lettres à Michelet m'ont presque surpris en les relisant, aussi en ai-je brûlé pas mal. Combien plus naturelles et plus gaies les lettres aux amis ! Dans ma pauvre petite vie de libellule, l'historien faisait ombre comme une cathédrale dans une ville de province.

Trop cathédrale, en effet, Michelet sentait le cloître. Le Moyen-Âge eut ses traces en lui comme en aucun de nos contemporains. Homme de monastère bien plus qu'homme de la nature, cette Circé lui faisait peur.

Combien sa puissance philosophique en est amoindrie, malgré l'extraordinaire éclat du style.

⁂

Relisant à Rouen ce que je dis de la Chanson des rouliers, si bien chantée à Barentin par l'oncle Alexandre, j'ai voulu savoir ce

que j'en ai dit précédemment dans La Campagne. Là, je fais chanter par l'oncle Buron et le père Vieillot la Jolie Marjolaine.

Les deux versions sont également vraies. La jolie Marjolaine chantée à Barentin par l'oncle Alexandre, je t'entendis chanter au Tot plus tard, par mon oncle Buron (oncle maternel) et par son ami le père Vieillot ; l'un et l'autre avaient fait toute leur vie le roulage.

Ainsi nous avions dans la famille de mon père des porteux, et des rouliers dans la famille de ma mère. Équivalence de noblesse et de fortune.

Chapitre XXXIV

L'au-delà de Brin d'herbe.

Tige de balsamine glanduleuse, Brin d'herbe rapporté du laboratoire, je l'ai vu sur ma cheminée se décolorer, se dessécher… puis il m'a donné le spectacle de sa transformation par le feu. Brûler, flamber, produire chaleur et lumière, n'était-ce pas comme un réveil pour Brin d'herbe ?

Lumière et chaleur, retour empressé à des éléments amis, tel a été l'au-delà de ma balsamine ; mais par delà ce triomphe du feu, quelle suite infinie d'autres manifestations vitales !

Brin d'herbe ne quitte pas la vie, il la tient, elle le tient par toute une éternité de métamorphoses, de vies, de revies.

Je pensais à Georges Pouchet, mort il y a quelques jours, qui a voulu qu'on rendît sa transformation aussi rapide que possible et

s'est fait brûler comme Brin d'herbe.

⁂

Je t'ai vu, Brin d'herbe, dans cette apothéose du feu !

Tu fus flamme, lumière, chaleur, électricité ; peut-être tu fus âme !

⁂

En son enfance naïve, l'humanité voyant la matière si peu solide, si muable, si périssable, prenant en ce phénomène la vie pour la mort, imagina en dehors de la matière un être supérieur à tout, invisible, intangible, impérissable ; elle imagina l'âme, l'esprit.

Mais Matière-âme, Matière-vie et force, Matière qui emplit de sa substance infinie l'espace infini, qui nous stupéfie de son éternité, de son ubiquité, de son activité incessante, Matière possède en son essence inexplicable tout ce que vous prêtiez à l'esprit, à l'âme, à Dieu. Car si le mot Dieu vous plaît, il ne vous est pas interdit de le conserver en l'appliquant à l'infime Matière-Âme dont Brin d'herbe fut une manifestation.

Chapitre XXXV

En vacances à Vascœuil : Élisée Reclus, un peu vieilli, fatigué peut-être, mais toujours jeune de regard, d'accent.

Loi d'atavisme nulle part plus marquée qu'en cette famille protestante des Reclus. Ardent et austère s'y retrouve l'esprit des

pasteurs du désert ; même appétence de sainteté.

Pleins d'illusions et d'espoir, ils ont en mirage devant eux la Terre promise ; ils y courent et voudraient y voir courir les autres.

⁂

N'ai-je pas vu au musée du Louvre un tableau de l'école espagnole représentant je ne sais quel effrayant hidalgo sorti de sa tombe pour écrire ses mémoires, qu'il n'avait pu sans doute écrire de son vivant ?

Comme cet hidalgo dut le faire, je recueille en mes derniers jours des notes, des points de repère, des bribes autobiographiques, et çà et là quelques réflexions, comme si je comptais, moi aussi, revenir après décès rédiger mes mémoires.

⁂

On pourrait écrire sur ma tombe, si j'en avais une, l'histoire de l'univers entier ; ce serait la mienne. Et encore ?… Car il y a partout et pour tous l'éternel encore.

C'est le cri, c'est le chant de toute vie : Encore ! encore !

⁂

Nous nous éteignons, nous sommes morts, nous sommes finis (au moins en apparence) que de toutes nos fibres et cellules en décomposition s'exhale dans les airs l'inextinguible, l'inassouvissable encore.

⁂

Le spiritualisme est-il autre chose que le pressentiment vague de cet encore, essence, fond et nécessité de toute vie ?

⁂

J'ai rapporté de Vascœuil la collection des lettres de Morin ; j'en ai parcouru quelques-unes et j'y retrouve ce fait complètement oublié, qu'en 1860, au moment de quitter le Tot, il me fut offert d'être secrétaire d'Henri Martin.

En perspective, 1,800 francs, que l'on eût sans difficulté portés à 2,000 et pas plus de trois heures d'occupation chaque jour, avec promesse de collaboration au Siècle. Je refusai. Paris m'a toujours fait peur ; secret et invincible pressentiment que là n'était pas ma place.

Ne dus-je pas craindre aussi que l'érudition historique me manquât pour vivre auprès de l'historien ?

C'est, je crois, le Saint-Genest de Rotrou qui, comédien de profession, tout à coup ne veut plus être que l'acteur de lui-même ? Sans être un saint, je ne devais être, paraît-il, que le secrétaire de moi-même.

⁂

On m'a demandé si, moi aussi, je n'écrirais pas mes mémoires.

Mes Mémoires ! En vérité, les voici. Singuliers mémoires, écrits sans le savoir, ce qui n'est pas une mince originalité. Aussi me garderais-je d'en modifier la forme.

Les souvenirs n'y sont-ils pas plus naturellement évoqués qu'ils n'eussent pu l'être dans un récit prémédité, suivi de point

en point, chapitre I, chapitre II, etc. ?

Pour commencer, venue au monde d'un pauvre petit être si informe, si misère, que l'accoucheur (il s'appelait Legay et toute sa vie eut l'air de pleurer) jeta dans un coin le triste fœtus.

Heureusement, mon père me releva, me fit envelopper de linges chauds ; le fœtus respirait et continua de respirer, de vivoter ?

Grâce aux soins maternels, le petit être peu à peu se débarbouilla, se développa, marcha, parla ; cependant Legay, toujours pleurard, affirmait que certainement l'enfant ne dépasserait pas le premier septennaire.

J'en avais dix lorsque pour une indisposition on le fit appeler et je l'entendis démontrer à mon père, avec de grands mots, l'impossibilité pour moi de franchir la puberté.

Chapitre XXXVI

Qu'était-ce que cette puberté pour moi si menaçante ? Je consultai un dictionnaire : elle arrivait pour les jeunes gens entre quatorze et seize ans. J'eus peur. Cependant, je franchis gaillardement la quatorzième année. C'était en 1830 ; il y avait de l'électricité dans l'air, il y en avait même en ma petite personne. J'étais dru, très vezilland (vieux mot normand) ; Legay était mort et le troisième septennaire allait être franchi ; mais ne voilà-t-il pas que je devins malade et qu'un nouveau docteur déclara que je n'achèverais pas l'année. Il me jugeait phtisique.

Tous ces pronostics lugubres, je crois bien, me sauvèrent, attendu que pour le peu que j'avais à vivre, on me laissa en parfaite liberté et tranquillité faire ce que je voulais, dans le joli jardin de la rue Saint-Hilaire. J'y devins, tout seul, jardinier, botaniste, zoologiste, entomologiste, et surtout un grand philosophe.

Aujourd'hui encore je ne sais rien mieux que ce que j'appris là, avec les fleurs, avec les insectes, avec le ciel, les nuages, les étoiles…

⁂

1895. — Tout un monde s'en va et je m'en vais moi-même. Les souvenirs n'en ont que plus de charmes… et quelquefois aussi plus d'amertume.

Mais dans la vieillesse certainement s'éclaire le jeu de ta vie. On en apprécie mieux la marche, l'ensemble, le bon équilibre ; c'est, au total, un gain.

⁂

Mort à Rouen, il y a quelques jours, de M M…, à l'âge de quatre-vingts ans. Quoique dans l'aisance, sa vie avait toujours été comprimée. Peut-être à cause de cela devenue d'une laideur extraordinaire. Elle n'en avait pas moins été, à dix-huit ans, très gentille : minois frais, rose et rond comme une pomme ; très éveillé, très drôle avec de grands yeux ronds, un peu gros, mais doux et tendres.

Que de métamorphoses en cet aimable visage pour en arriver aux laideurs de la fin ! Je l'avais connue au Tot petite fille, quand j'y allais tout jeune, avec mon père et ma mère.

Fille unique d'une mère de haute stature, solennelle et sentencieuse, elle avait pour père un petit bonhomme amusant qui ne tarissait pas d'anecdotes salées et poivrées. C'eût été un compagnon bien venu chez Boccace, chez Brantôme, chez Marguerite de Navarre. La Fontaine l'eût écouté bouche bée raconter comment un soir, à la fin d'un dîner de noces, il s'était fait cocu lui-même, sans le savoir.

La gaudriole était de mise alors dans la petite bourgeoisie où l'on aimait à rire. La France, nous dit-on, conservait quelque honnêteté parce qu'elle était encore chrétienne. Erreur. La France était encore gauloise et la gaieté nous était comme une salure dans le sang. La Restauration, en introduisant en France l'élément cafard, nous démoralisa. Contes joyeux il y a soixante ans s'échappaient encore des bouches les plus chastes ; des dames de bonne compagnie en savaient et disaient de jolis.

Nos femmes de France fussent restées peut-être dans cette tradition sans la pédante éducation modelée sur celle de Saint-Cyr.

Mde Sévigné lisait Rabelais. Que lisent les dames d'aujourd'hui ?

⁂

Nés de 1815 à 1820, les vieillards actuels n'ont pas soixante-quinze ou quatre-vingts ans, ils sont vieux de cinq ou six siècles, tant les événements et changements autour d'eux ont passé vite. Depuis leur naissance, quelle génération avait vu jamais un tel renouvellement du monde ?

⁂

Aujourd'hui que souffle autour de nous un vent de catastrophes, les prophètes bibliques ont beau jeu pour nous annoncer sinon la fin du monde, du moins la fin d'un monde.

⁂

Il y a heureusement de bons dessous à notre société malade.

Fin d'un monde, mais qui s'accompagne de recommencements.

⁂

La vie serait terne sans ce grand coup final, la mort, qui relève et enlève tout.

La mort ! n'est-ce pas pour toute existence l'heure du pardon, de la rentrée en grâce et quelquefois de l'entrée en gloire ?

Tous devraient y trouver une lueur d'apothéose. « La mort, dit Proudhon, est la dernière des béatitudes. » (De la Justice, t. II, p. 100.)

Il pleut, il grêle, il tonne.

Àquoi, à quoi se rapporte ce Il ?

— Pronom impersonnel, disent les grammairiens. Mais ce Il vraiment ressemble au Maître de l'univers.

Il pleut, Il grêle, Il tonne…

Jupiter ne faisait pas plus.

⁂

Je ne me fâcherais pas d'être appelé adorateur de Il.

Il est grand.

Il est superbe.

Il soulève les flots, les apaise, allume les volcans, et fait trembler la terre.

Il fait au matin lever le soleil.

Il donne aux fleurs leur aimable parure.

Il gouverne, Il dirige l'univers entier.

⁂

Avec émotion et respect, j'écoutais hier le Désert, de Félicien David.

Ineffables et pures harmonies ! Il m'y apparaissait partout.

Brises de l'infini, chants du soir, marche des caravanes, actions de grâces à l'immensité, je rendais grâce moi-même à Il et à son incomparable interprète, au musicien-prophète, égal en grandeur aux plus grands.

⁂

On a pu supprimer Jupiter, Jehovah, Dieu. On ne supprimera pas Il. Mes amis, nous pourrons toujours dire : Il pleut, et même : Il fait beau !

⁂

Nombre de choses bonnes, nombre de choses glorieuses se sont faites de nos jours, mais le plus puissant acteur contemporain ne semble-t-il pas avoir été anonyme ? Monsieur On paraît

être aujourd'hui représentant de la souveraineté. Et ce que veut, ce que commande cette Majesté, c'est bien voulu, bien commandé.

Machiavel, tu avais rêvé le Prince ; es-tu content de celui-ci ?

⁂

Belle fin d'été, qui me rend mes anciennes extases devant le moindre coin de nature, surtout le soir :

Quand la nuit étend son voile
Et qu'au ruisseau transparent
Vient se mirer une étoile,
Ah ! que l'univers est grand !
Mais, hélas ! juillet fait sa gerbe,
L'été, lentement effacé,
Tombe feuille à feuille dans l'herbe,
Et jour à jour dans le passé.

Serais-je repris de la maladie des citations ? J'en fus autrefois gravement atteint ; et non sans remords, je me rappelle ceci :

Mon père, Dumesnil et moi, revenions de Saint-Wandrille ; ce devait être en 1840 ; nous avions passé la journée précédente chez M. Pouyer, filateur à Rançon… Ne m'avisais-je pas de dire, dans un moment de sotte vantardise, que je réciterais des vers sans interruption, ni redites, depuis Caudebec jusqu'à Rouen ? Nous allions en cabriolet, au petit pas de notre paisible cheval, et j'eus la cruauté de tenir ma promesse ; sans pitié de mon père, ni du pauvre Dumesnil, qui eut, avec tant de raison, préféré la libre causerie au milieu de ce beau pays, par un temps superbe, en plein mois de mai.

Quel cuistre j'étais alors ! Ah ! on met du temps à se débarbouiller du collège !

Mais sommes-nous débarbouillés même au moment de finir ?

On nous baptise à notre entrée dans la vie ; n'y aurait-il pas à nous laver quand nous en sortons ?

Mais… nous n'en sortons pas.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Fin_de_vie_%28notes_et_souvenirs%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.